

L'ARCHE *Editeur*

Julius HAY

Le Droit de Gaspar Varro ou la raison
du plus fort

Traduit par
Michel CADOT

Tous droits réservés

Toute demande de droits de représentation par des théâtres professionnels ou amateur, d'adaptation cinématographique, radiophonique ou de télévision, que ce soit en intégralité ou en partie et sans que cette liste soit exhaustive, doit faire l'objet d'une demande écrite et préalable auprès de :

L'Arche *Editeur*
86 rue Bonaparte
75006 Paris
contact@arche-editeur.com

Le présent manuscrit est une version de travail et ne constitue pas une publication au sens du Code de la propriété intellectuelle. Il vous est communiqué à titre consultatif uniquement et ses auteurs se réservent le droit de le modifier ou mettre à jour à tout moment.

Toute reproduction ou diffusion de ce texte, en intégralité ou en partie, sans l'accord préalable et écrit de L'Arche, est une contrefaçon au sens de l'Article L122-4 du Code de la Propriété Intellectuelle, et L'Arche se réserve le droit de recourir à tous les moyens juridiques à sa disposition en cas de manquement à ces règles.

LE DROIT
DE GÁSPÁR VARRÓ

OU

LA RAISON DU PLUS FORT

pièce en 3 actes

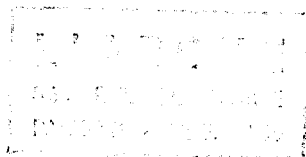
Texte français de Michel Cadot

Personnages

GÁSPÁR VARRÓ, porcher à la Coopérative de Production Agricole (CPA)
"Unité", appelé couramment "le père Gassi"
ROZI TUMBAC, sa femme
TERKA OSZKÓ, adjointe du secrétaire du Parti pour l'arrondissement.
DANI POSA, tractoriste
LUJZI, sa femme, présidente intérimaire de la CPA "Unité"
TATAR, secrétaire du Parti pour l'arrondissement
NYERGÉS, juge au tribunal d'arrondissement
SPÁNYIK, procureur au tribunal d'arrondissement
GYURICZA, vétérinaire
MELCHIOR KOVA, appelé aussi "Menyus", propriétaire d'une exploitation
agricole voisine de l'"Unité".
JOSZEF KOSZORU, appelé couramment "Jóska", ouvrier agricole.
LE SOUS-LIEUTENANT
LE SERGENT
IRENE, brigadier de police
LOTTI, employée à la Maison de la Culture
L'AVOCAT
BÜSKE, amie d'Irène, greffier au tribunal
PREMIER ASSESSEUR
DEUXIEME ASSESSEUR
MANDI, vieux paysan
UN GARDE

L'action se passe au début de 1953, en Hongrie, dans un village et au chef-lieu d'arrondissement.

~~N.B. T. On prononce couramment en hongrois le nom de famille avant le prénom. La lettre g se prononce comme le français gh, les voyelles a et o notent a et o longs, le u vaut notre eu, le groupe sz vaut s, le groupe cs vaut ch, le j vaut notre i ou y.~~



ACTE I

I

Le local de la police au village.

Une petite pièce claire, simplement meublée. Une vieille machine à écrire. Au mur une carte de l'arrondissement et deux portraits: l'un du dirigeant politique de la Hongrie à l'époque, l'autre de Staline. Dans un réduit un lit de camp. Le sous-lieutenant, commandant du poste, est couché tout habillé sur le lit, entre ses boîtes et la couverture de laine il a disposé soigneusement du papier journal. Il a juste vingt-cinq ans. Fils d'ouvriers de la ville, il est dépaycé au village, souvent il s'en amuse, plus souvent encore il s'irrite contre toute sorte de traits des meeurs villageoises, apparemment dépourvus de sens. Assise devant la machine à écrire, Irène Kis, jeune fille d'une vingtaine d'années, ayant le grade de brigadier, c'est-à-dire un degré au-dessus du policier ordinaire. Issue d'une famille paysanne d'une extrême pauvreté, elle est devenue ouvrière dans une petite usine au chef-lieu d'arrondissement, et c'est là qu'elle a été recrutée par la police.

Le sergent fait son entrée après quelques secondes, transi de froid, c'est une journée d'hiver passablement glacée, peu après le Jour de l'An 1953. Le sergent a environ trente ans, est originaire de la région, ce qui lui permet de comprendre bien des choses mieux que le sous-lieutenant, fermé au monde rural, ou que la trop jeune Irène.

Les policiers portent l'uniforme bleu en usage jusqu'en 1957 dans la police hongroise, avec de larges épaulettes raides. Irène porte une jupe, des bas bleus, des souliers noirs à lacets.

En face d'Irène, de l'autre côté de la table, un vieil homme est assis : Gáspár Varró, percher de la coopérative de production agricole "Unité". Il était à son travail quand on l'a convoqué et n'a donc pu mettre ses habits du dimanche, comme il l'aurait fait normalement pour se présenter devant les autorités, mais il s'est efforcé autant qu'il lui était possible, de ne pas paraître trop misérable. Il ne se sent pas à l'aise devant la police, bien qu'il ne se sente en aucune façon coupable.

IRENE remplit à la machine un formulaire imprimé de procès-verbal; ce n'est pas une dactylo expérimentée. — Prénom et nom de famille?

VARRO ne comprend pas. — Pardonnez-moi, mademoiselle...?

IRENE avec bonne volonté. — Comment vous vous appelez, grand-père?

VARRO. — Mon nom c'est Gáspár Varró. On m'appelle Père Cassi.

IRENE tape de ses mains inexpertes. — Var-ró... Gáspár... Né ?

VARRO. — Ici, sauf votre respect.

IRENE tape.

VARRO veut préciser. — C'est-à-dire....

IRENE cesse d'écrire, avec un peu d'impatience. — C'est-à-dire ?

VARRO. — Pas tout à fait ici, mais derrière le ruisseau. Là où il y avait dans le temps le moulin à huile. Mais vous ne pouvez pas l'avoir connu, Mademoi-

- selle. Il se tourne vers le sergent qui vient d'entrer et en qui il sent davantage un des siens. Le camarade sergent peut-être, s'il est du pays.
- LE SERGENT, un souvenir d'enfance fugitif lui revient. — Le moulin à huile ?
- Parole d'honneur, ça me dit vaguement quelque chose.
- VARRO se sent un peu plus familier dans l'entourage étranger et devient loquace. Mon père y était gardien. Moi, j'étais apprenti cocher. On m'avait confié le petit cheval de la meule, qui trottait en faisant tourner l'arbre. J'avais déjà quatorze ans quand je suis devenu ce que je suis : porcher. Eleveur de cochons.
- LE SERGENT hâille. — Ma parole, le moulin à huile. Eh bien, qu'est-ce qu'il est devenu ?
- VARRO. — Démoli. C'était en trente, quand la vieille Lisi Weiss s'est pendue, parce que le blé était tout d'un coup tombé à rien. Ses petits-enfants en ont hérité, mais tirer de l'huile, ce n'était pas assez bon pour eux. Et pourtant, qu'est-ce qu'il leur est arrivé, quand les Allemands sont venus ? Ah, les beaux tourteaux de colza, comme on serait content d'en avoir à cette heure, hein ?
- LE SERGENT. — Des tourteaux de colza, je ~~vois~~ vois bien !
- IRENE. — Date de naissance ?
- VARRO. — Le Jour des Rois, sauf votre respect, mademoiselle.
- IRENE mécontente ne cherche pas à comprendre. — Il n'y a pas de mademoiselle ici il ne s'agit pas de respect, et puis qu'est-ce que c'est, ces Rois ?
- LE SERGENT vient en aide à sa collègue. — Le six janvier.
- VARRO. — Janvier, le six, c'est ça. C'est pour ça qu'on m'a appelé Gaspard, et le fils au vieux Kova, Melchior, tout le monde l'appelle Menyus. Oui, nous sommes venus au monde le même jour. Gaspard et Melchior.
- LE SOUS-LIEUTENANT, réveillé depuis un moment, ouvre les yeux. — Et Balthasar, alors ?
- VARRO se tourne poliment vers l'officier. — Il n'y a pas eu de troisième naissance ce jour-là, mon lieutenant. Et le Menyus, c'est-à-dire Melchior, il ne serait pas comme il est devenu, grand et fort comme un ours, si ma mère ne l'avait pas nourri. Oui, nous sommes frères de lait, tous les deux, pour vous servir.
- LE SOUS-LIEUTENANT, un reproche dans la voix. — Vous et ce koulak de Kova ?
- VARRO sur un ton militaire d'ancien régime, mais sans se lever. — A vos ordres.

LE SOUS-LIEUTENANT. — Frères de lait.

VARRO. — A vos ordres.

IRENE. — En quelle année êtes-vous né ?

VARRO. — En mil huit cent quatre-vingt dix-neuf.

IRENE surprise. — ... quatre-vingt dix-neuf ? Alors, vous n'avez que...? Je vous aurais donné plus de soixante ans.

VARRO. — J'ai cinquante-quatre ans, ni plus, ni moins.

LE SOUS-LIEUTENANT s'est levé et le considère avec attention. — Ce Kova m'a l'air d'avoir sucé plus de sève et de suc que vous.

VARRO hoche la tête. — A la mamelle il savait déjà se servir mieux que les autres.

LE SOUS-LIEUTENANT réjouit par cette expression de la conscience de classe. — Ah, ah. Dans cette affaire vous paraissez avoir des idées nettes. C'est très bien, ça. Continuez, s'il vous plaît, camarade brigadier.

IRENE. — Oui, camarade sous-lieutenant. Marié ?

VARRO avec une concision appliquée. — Avec Rosi Tumbác.

IRENE. — Mère ?

VARRO. — Vous voulez dire...?

LE SERGENT avec obligeance. — Comment s'appelait votre mère de son nom de jeune fille ?

VARRO. — Ilona. Ilona Demény. Mariée à Mihály Varro.

IRENE énervée de s'être trompée. — Ah bon... Tourne le rouleau en arrière. Alors votre père s'appelle Mihaly Varro ?

VARRO. — Pour vous servir, à vos ordres, mademoiselle.

LE SOUS-LIEUTENANT d'un ton pédagogique. — Perdue ?

IRENE mécontente. — Ça y est, c'est rattrapé.

LE SOUS-LIEUTENANT. — C'est bien.

IRENE. — Enfants ?

VARRO. — Morts. Ils étaient encore tout petits. Deux garçons. Il n'y en a pas eu d'autres ensuite.

IRENE. — Nationalité ?

VARRO après une courte pause pendant laquelle il s'efforce de comprendre la question. — Voulez-vous s'il vous plaît répéter cela, mademoiselle ?

LE SERGENT. — Êtes-vous Hongrois ?

VARRO stupéfait. — Qu'est-ce que je pourrais bien être d'autre ?

LE SERGENT. — Ecrivez: Hongrois. A Varró: Parlez-vous d'autres langues ?

VARRO. — Mais qu'est-ce qu'il faudrait que je parle encore ?

LE SERGENT à Irène. — Barre.

IRENE. — Profession ? Fonction ?

VARRO. — Je suis porcher à la coopérative de production agricole "Unité".

IRENE. — Et avant 1945 ?

VARRO. — Même métier. Je soigne les cochons depuis que j'ai quatorze ans.

LE SOUS-LIEUTENANT pose en passant une question importante pour l'enquête. —

Alors vous connaissez sûrement votre affaire.

VARRO avec dignité. — Je prétends la connaître, avec votre permission. Je me risque à l'affirmer, la tête haute.

LE SOUS-LIEUTENANT d'un air entendu. — Nous y voilà.

LE SERGENT à Irène. — Ecrivez: avant 1945: valet.

IRENE tape. — Avant 1945: valet. (où ?

VARRO. — Chez von Zeisig-Montebello.

IRENE avec étonnement. — Qu'est-ce que c'est que ça ?

VARRO. — Son Excellence.

IRENE avec ironie. — Une ex-Excellence, peut-être ?

VARRO. — Oui, un général. Un ex-général, je veux dire.

IRENE. — Situation de fortune avant 1945 ?

VARRO se lève, fermement. — Je ferai respectueusement remarquer qu'avant 1945 je n'avais aucune espèce de fortune.

LE SERGENT à Irène. — Mettez un trait. Asseyez-vous, père Gassi.

IRENE. — Et après 1945 ?

VARRO se rassoit. — Trois arpents de terre. Poliment: Reçus en partage de l'Etat, de la démocratie.

LE SERGENT. — Et avec ça vous êtes entré ensuite à la coopérative.

VARRO. — Non. C'est la Rosi qui est dessus, ma femme. Je suis entré sans rien apporter.

LE SOUS-LIEUTENANT d'un air réprobateur. — Les mains vides ? Sans terre ?

VARRO. — A vos ordres.

LE SERGENT à mi-voix, conciliant. — Oui, c'était possible, pendant un moment.

IRENE qui voudrait en avoir fini avec le procès-verbal. — Avez-vous été militaire ?

VARRO. — Pour sûr. A la bataille de l'Isone, même. Au 68ème.

LE SERGENT. — Dans l'infanterie ?

VARRO. — Impériale et Royale.

IRENE. — Comment ça, Impériale et Royale ?

LE SERGENT secourable. — Vous n'avez qu'à mettre : première guerre mondiale, infanterie. Gradé ? *Tan'as*

VARRO. — Bah !

IRENE. — Ecole ?

VARRO. — Mais oui. C'était encore le vieil instituteur. Aucun d'entre vous ne peut l'avoir connu. Il était fameusement sévère ! J'ai été trois ans chez lui.

IRENE. — Alors vous savez lire et écrire ?

VARRO. — Oui... bien sûr. Ça fait longtemps que je n'ai pas essayé.

IRENE. — Condamnations antérieures ?

VARRO suffoqué. — Comment ? Moi ? Jamais de la vie, mademoiselle !

IRENE. — Déficiences physiques ou mentales évidentes : néant. Terminé pour les renseignements personnels, camarade sous-lieutenant.

LE SOUS-LIEUTENANT s'approche lentement. — Vilaines histoires, hein, mon vieux.

VARRO sans détours. — Oui, camarade sous-lieutenant, de vilaines histoires.

LE SOUS-LIEUTENANT. — Vous l'admettez donc. C'est bien. Et vous savez aussi ce qui cloche ?

VARRO simplement. — Mes vieilles dames meurent et mes jeunes pousses aussi.

LE SOUS-LIEUTENANT ne comprend pas. — Hein ? Quoi ?

LE SERGENT traduit. — Les truies et les porcelets.

VARRO. — C'est ça, les, les...

LE SOUS-LIEUTENANT. — Et vous savez aussi, mon vieux, comment on appelle ça aujourd'hui ?

VARRO. — Refroidissement, grippe, faiblesse des poumons...

LE SOUS-LIEUTENANT. — C'est possible, du côté des animaux. Mais du vôtre ?

VARRO après une réflexion infructueuse. — Je ne peux pas dire.

LE SOUS-LIEUTENANT bien fort. — Négligences grossières dans la gestion du bien de l'Etat.

VARRO innocemment. — Avec votre permission, je n'en sais rien.

LE SOUS-LIEUTENANT. — Vous êtes interrogé en ce moment en qualité de prévenu. Comprenez-vous cela ?

VARRO. — A vos ordres.

LE SOUS-LIEUTENANT. — C'est bien. Dicte à l'adresse d'Irène: "Je soussigné Gáspár Varró, membre de la coopérative de production agricole "Unité", déclare avoir compris la nature des soupçons qui pèsent..."

IRENE tape. — ... qui pèsent...

LE SOUS-LIEUTENANT à Varró. — Vous sentez-vous coupable ?

VARRO. — Moi ?

LE SOUS-LIEUTENANT. — Répondez par oui ou par non.

VARRO. — Moi ?

LE SOUS-LIEUTENANT. — Est-ce que vous vous sentez coupable ?

VARRO. — Est-ce que je...? Non ! Mais...

LE SOUS-LIEUTENANT. — Mais, mais quoi ?

VARRO. — Mais mes pauvres animaux, mes chers cochons me font de la peine, tant de peine...

LE SOUS-LIEUTENANT dicte. — "Je ne me sens pas coupable et je déclare ce qui suit..."

VARRO méfiant. — Et quoi, s'il vous plaît ?

LE SOUS-LIEUTENANT. — Nous n'allons pas écrire tout de suite. Il prend une fiche. Ecoutez-moi, père Gassi. Vous êtes sûrement un brave homme, honnête, un membre honorable de votre coopérative. Mais il y a là une dénonciation contre vous.

VARRO. — De la part de qui ?

LE SOUS-LIEUTENANT. — D'une personne de l'administration.

VARRO sourdemment. — Mauvais, ça.

LE SOUS-LIEUTENANT. — Tenez. Il lit: "Il est venu à ma connaissance que le porcher Varró - au lieu du prénom un point d'interrogation - en fonction à la C.P.A. "Unité" au mépris des prescriptions vétérinaires officielles, alimente habituellement les truies et les porcelets confiés à ses soins au moyen de pâtée délayée à l'eau froide, traitement à la suite duquel trente-quatre porcins sont décédés..."

VARRO. — Quarante-deux.

LE SOUS-LIEUTENANT. — Comment ?

VARRO. — On en est déjà à quarante-deux.

LE SOUS-LIEUTENANT. — Pour vous c'est encore pis.

VARRO découragé. — Oui, c'est encore pis. Il se lève tout à coup, dans une

grande excitation. Vous êtes... tous les trois vous êtes des policiers. Votre tâche, c'est de maintenir l'ordre. Oui, mais quel ordre ? Quarante-deux bêtes ont dû y passer jusqu'à ce matin. Et qui sait ce que je vais trouver à mon retour ?

LE SERGENT comme une parenthèse. — Qui soigne à présent les cochons ?

VARRO. — C'est Jóska. Kossoru Jóska. Retrouvant l'excitation précédente. Camarades policiers ! Comprenez-bien: ils y passeront tous jusqu'au dernier, si vous ne nous aidez pas. Persuasif. Peut-on appeler ça l'ordre, je vous le demande, même au point de vue de la police ?

LE SOUS-LIEUTENANT. — Vous verrez qu'à la fin ce sera nous les responsables ! Essayez-vous. Que voulez-vous de nous ?

VARRO. — Votre aide. Il s'assoit.

LE SOUS-LIEUTENANT. — Alors c'est moi qui devrais faire chauffer la pâtée à votre place ? Pourquoi la donnez-vous froide à vos bêtes, quand le vétérinaire a ordonné le contraire ? Voulez-vous faire crever tout le troupeau ?

VARRO suffoqué. — Si moi je veux ? C'est bien ce qu'a dit mon lieutenant ?

LE SOUS-LIEUTENANT. — Pourquoi donnez-vous à vos bêtes de la pâtée froide ? Répondez !

VARRO. — Est-ce que mon lieutenant a demandé à Lujsi ?

LE SOUS-LIEUTENANT. — Qu'est-ce que c'est encore que cette Lujsi ?

VARRO. — La présidente. Notre présidente, à la coopérative "Unité". C'est-à-dire la remplaçante, parce que le vrai président, Úsona, il est absent, il est retourné à l'école.

LE SERGENT au sous-lieutenant. — Lujsi Pósa, née Boka, la femme du tracteuriste Dani Pósa.

LE SOUS-LIEUTENANT. — Merci, je suis au courant.

LE SERGENT. — Pardon.

LE SOUS-LIEUTENANT. — Qu'est-ce que j'aurais dû demander à Madame Pósa ?

VARRO. — Pourquoi n'y-a-t-il pas de paille, mille tonnerres, pour que je fasse du feu et que je chauffe la pâtée ?

LE SOUS-LIEUTENANT. — Alors vous pensez que c'est la faute à Lujsi Pósa si les cochons meurent ? Est-elle si malfaisante ?

VARRO. — Mais non, elle est très bien, Lujsi.

LE SOUS-LIEUTENANT. — Alors pourquoi ne vous donne-t-elle pas de paille ?

VARRO.— De la paille, elle m'en donne bien. Mais le transport... En hiver pas une voiture n'arrive jusqu'en haut, jusqu'aux étables à cochons.

LE SOUS-LIEUTENANT. — Et pourquoi ça ?

VARRO. — Ça, il faudrait le demander aux cochers.

LE SOUS-LIEUTENANT ne s'y reconnaît plus du tout. — Hum.

LE SERGENT. — Est-ce que Lujzi n'ordonne pas aux cochers d'aller jusqu'aux étables à cochons ?

VARRO. — Si.

LE SERGENT. — Et alors ?

VARRO. — Au Mont Pelé, où se trouvent mes étables, il n'y a pas un cocher qui y monte en hiver.

LE SOUS-LIEUTENANT. — Pourquoi a-t-on construit vos bâtiments justement sur le Mont Pelé ?

VARRO. — Quand on les a construits, les cochers arrivaient bien jusqu'en haut.

LE SERGENT. — C'était à quelle époque ?

VARRO. — Quand Son Excellence Madame la Générale commandait encore chez nous.

LE SERGENT. — Quand elle ordonnait quelque chose, les cochers obéissaient aussitôt ?

VARRO. — Quand elle ordonnait, je crois bien.

LE SOUS-LIEUTENANT. — En voilà une bonne ! Est-ce que les cochers de la coopérative sont tellement réactionnaires ?

VARRO. — Les cochers de la coopérative sont des gens très bien, très convenables.

LE SOUS-LIEUTENANT. — Alors pourquoi les cochers ne montent-ils plus au Mont Pelé, puisqu'ils le faisaient au temps de l'Excellence ?

VARRO. — Mais c'est qu'en hiver on ferrait les chevaux autrement, pour qu'ils aillent sur les chemins glacés.

LE SOUS-LIEUTENANT. — Une Excellence qui fait ferrer les chevaux spécialement pour l'hiver, et une présidente de coopérative qui ne le fait pas... Dites-moi, elle sabote, votre Lujzi ?

VARRO. — Lujzi ? Elle se tue au travail pour la coopérative, Lujzi.

LE SOUS-LIEUTENANT. — Elle ne doit pas se tuer, mais envoyer les chevaux à la forge. Pourquoi ne le fait-elle pas ?

VARRO trouve à rire un peu malgré ses embarras. — Comment m'expliquer sans être compris de travers ? Il n'y a pas de forgeron au village.

LE SOUS-LIEUTENANT. — Ah ? Et avant, il y en avait un ?

VARRO. — Deux.

Une pause.

LE SOUS-LIEUTENANT mécontent, gêné. — A présent vous pouvez faire vos remarques, camarade sergent.

LE SERGENT s'adresse seulement au sous-lieutenant. — C'est exact, camarade sous-lieutenant. Les artisans sont partis. Dans toutes les campagnes.

LE SOUS-LIEUTENANT. — On n'a pas encore assez serré la vis. Hausse les épaules. Eh bien ! Il dicte. "... et déclare ce qui suit: je reconnais que les porcs ont été nourris par moi contrairement à l'ordonnance vétérinaire avec de la pâtée froide, ce qui a entraîné en conséquence non seulement la mort des trente-quatre bêtes dont je suis rendu responsable, mais a causé jusqu'à ce matin celle de quarante-deux bêtes en tout, vraisemblablement à la suite d'un refroidissement..."

VARRO. — Les poumons. Elles toussent.

LE SOUS-LIEUTENANT. — "... ayant lui-même provoqué une affection pulmonaire. Cependant, pour expliquer l'origine de ces faits, j'allègue des difficultés objectives... parenthèse... ferrage insuffisant des chevaux pour la période d'hiver etc. etc.... fermez la parenthèse.... qui ont eu pour effet d'empêcher la présidente suppléante de la coopérative "Unité" Lujsi Pésa née Boka d'approvisionner la porcherie en moyens de chauffage nécessaires... parenthèse "paille"... durant la période d'hiver." A Varró. Et en été ?

VARRO. — Et qui en été aurait du transport de reste pour ma paille d'hiver ?

LE SOUS-LIEUTENANT, ironique et didactique. — Remarquez-vous cela, camarades ? Les difficultés objectives s'amoncellent.

LE SERGENT. — Est-ce que je peux poser une question, camarade sous-lieutenant ?

LE SOUS-LIEUTENANT. — Allez-y.

LE SERGENT. — Dans le voisinage ne trouvez-vous pas de quoi vous chauffer, rien que sur l'aire de la coopérative ?

VARRO. — Si, je trouve.

LE SERGENT. — C'est bien ce que je pensais. Vous mangez chaud de temps en temps.

VARRO. — Pour moi je ramasse du bois, une fois, deux fois dans la semaine. Mais le bois est rare sur le Mont Pelé...

LE SERGENT. — Je parle de la paille.

VARRO. — Hum. Oui, eh bien... Jóska, Jóska Koszoru... il est jeune, il a de la force, il ne s'épuise pas au travail, il faut bien le dire... Mais il m'aime bien, moi et mes cochons, et il m'amène quelquefois la nuit une botte de paille. Comme ça mes cochonnets ont quelque chose de chaud à se mettre dans leurs petits ventres. De temps en temps, quand la nuit est bien noire, je charge aussi de la paille sur mon dos, jusqu'à faire craquer ma vieille carcasse si elle veut.

LE SERGENT d'un air malin. — Pourquoi toujours la nuit ?

VARRO se tait.

LE SERGENT. — A qui la grange dans votre voisinage ?

VARRO en souriant. — A Malehior Kova. Menyus.

LE SOUS-LIEUTENANT. — Le koulak ?

VARRO. — Oui.

LE SOUS-LIEUTENANT ironique. — Votre frère de lait ?

VARRO. — Oui.

LE SOUS-LIEUTENANT. — Il vous donne de la paille pour vous chauffer ?

VARRO. — Il ne donne rien du tout.

LE SERGENT sourit. — Il vaudrait mieux ne pas mettre ça dans le procès-verbal, camarade sous-lieutenant.

LE SOUS-LIEUTENANT ravale son mécontentement devant cette situation incompréhensible et entame un nouveau sujet. — Gáspár Varró, des témoins s'accordent à déclarer que vous passez pour un homme qui aime à contredire, à faire la mauvaise tête et qui prétend toujours savoir mieux...

VARRO sur un ton qui confirme déjà presque le reproche. — Mieux que qui, si vous me permettez la question ?

LE SOUS-LIEUTENANT. — Comment l'entendez-vous ?

VARRO, presque agressif. — Je prétends savoir mieux, on vous a dit. Mieux que qui ? C'est ça que je veux savoir. Parce que pour l'élevage des cochons, c'est bien vrai que je m'y entends mieux que personne au village. Et c'est tout naturel. J'étais déjà le meilleur porcher de Leurs Excellences.

LE SOUS-LIEUTENANT. — Vous regrettez l'ancien temps, celui de vos Excellences ?

VARRO. — Non, je ne regrette pas.

IRENE avec impertinence. — C'était mieux autrefois, ou maintenant ?

VARRO. — Voyez-vous, petite mademoi... petite camarade, on peut donner deux réponses, et elles sont justes toutes les deux. La première, c'est que

j'étais plus jeune en ce temps-là et que je pouvais mieux supporter la misère. La deuxième, c'est qu'à présent je suis vieux, je ne souhaite plus grand-chose et je remarque moins la misère. Alors autrefois c'était très bien, et maintenant, c'est aussi très bien.

IRENE. — Pour vous.

VARRO. — Pour moi. Certainement. Parce que pour les cochons — excusez-moi de parler à coeur ouvert — pour eux, ~~à~~ une époque où ils doivent tous crever n'est jamais bonne.

LE SOUS-LIEUTENANT bien décidé maintenant à terminer l'affaire. — Bon, eh bien, mon vieux, le rôle de la police s'arrête là. Finissons le procès-verbal; ensuite, en ce qui me concerne du moins, vous pourrez rentrer chez vous. Il dicte. "Je n'ai rien de plus à déclarer. Procès-verbal lu, reconnu conforme.... signé", laissez deux doigts de largeur pour la signature, au-dessous : le prévenu. Avez-vous bien écouté, ou préférez-vous relire le tout ?

VARRO. — Il y a bien écrit dedans que je ne suis pas coupable ?

LE SOUS-LIEUTENANT. — Que vous ne vous sentez pas coupable.

IRENE lui montre la ligne du procès-verbal. — Ici.

VARRO se lève, lit avec beaucoup de peine l'endroit désigné. — Où faut-il que je mette mon nom ? Il signe debout. Voilà. Après une petite pause, presque solennellement. Eh bien, mes amis, je vous ai laissé mon nom en gage. Mais vous de votre côté, vous devez tenir parole à un vieil homme comme moi.

LE SOUS-LIEUTENANT se fâche. — Qu'est-ce que c'est que ça ? Allez, dehors, mon vieux. Estimez-vous heureux que je ne vous garde pas ici. Ce procès-verbal sera transmis à qui de droit, et là tout sera réglé selon le droit. A partir de maintenant l'Etat garde un oeil sur vous. Ressaisissez-vous, arrangez-vous comme vous pourrez, veillez à redresser vos erreurs, sans cela vous reviendrez chez nous, et pour plus longtemps que cette fois. Vous m'avez bien compris ?

VARRO. — Oui.

LE SOUS-LIEUTENANT. — Vous pouvez vous en aller.

VARRO. — Sûrement que je m'en vais. Qu'est-ce que je pourrais encore attendre ?

Là, au revoir à tous... Il s'apprête à partir.

LE SERGENT avec un sourire entendu. — Et où irez-vous à présent, père Gassi ? Avec votre femme ou avec vos cochons ?

VARRO après un temps. — Chez Rosi, ma femme, je n'y vais plus depuis vingt ans. Depuis ce temps-là je dors dans l'étable à cochons. Et je laisse à Rosi les trois arpents, comme ça nous sommes quittes... Bonsoir tout le monde... Il part en hâte.

IRENE avec un bref éclat de rire. — On aurait dit le début d'un roman. Le roman de Gáspár Varró et de Rosi Tumbác. Dommage qu'il n'y ait pas de suite.

LE SOUS-LIEUTENANT exprime toute son aversion et son incompréhension dans ce seul mot. — Le village...! Puis d'un ton définitif. Vous transmettez immédiatement le procès-verbal. Ou bien le vieux est un simple d'esprit, ou bien c'est un saboteur astucieux.

LE SERGENT surpris. — Qui ? Le père Gassi ?

LE SOUS-LIEUTENANT. — Entre ses mains quarante-deux cochons sont morts.

LE SERGENT, ne cherche pas plus loin. — C'est vrai.

Rideau.

II

La cuisine du couple Pósa.

Installation propre mais plutôt pauvre. Un portrait politique et une image sainte, tous deux assez discrets.

Dani Pósa, tractoriste, un peu moins de trente ans, un bel homme vigoureux, range sa valise; Lujzi, sa femme, environ vingt-cinq ans, tendre, frêle, est auprès de lui.

LUJZI. — Alors tu pars vraiment ?

POSA. — Cela fait quinze jours que je te le dis.

LUJZI. — Et ça te fait plaisir de t'en aller ?

POSA. — La station des machines m'envois. Déjà sur le tracteur, ça me plaisait bien. Sur la moissonneuse ça sera encore mieux. Les cours en ville, c'est tout de même un degré de plus. Qui pourrait refuser ?

LUJZI. — Alors je vais avec toi.

POSA. — Et la présidente ? Elle a le droit de laisser tomber la coopérative comme ça ?

LUJZI. — Et le président en titre, il avait le droit, lui ? Il a pu tout laisser en plan une année entière à cause de l'école ? Pendant que moi, la suppléante, je dois rester ici ? Dieu sait si un homme, une fois qu'il est parti, reviendra jamais.

POSA. — Moi, je suis bien revenu, quand je suis parti à l'école pour la première fois.

LUJZI. — Oui, dans ce temps-là. Mais depuis, il y a eu mon accouchement, l'enfant m'a abîmée. Toi au contraire...

POSA. — Moi au contraire... ?

LUJZI. — Dani ! Je vais avec toi ! Je veux aussi apprendre, n'importe quoi. On m'a nommée suppléante parce que je sais compter, c'est tout.

POSA. — Ça, tu comptes comme un chef.

LUJZI. — Je compte comme un diable, disent les gens. C'est vrai, du reste. Vous devriez me faire apprendre la comptabilité. Ou bien ce que vous voudrez, ça m'est égal. Dis, Dani, si Oskó Terka n'a pas d'intentions malhonnêtes à ton sujet, elle pourrait bien m'envoyer aussi à la ville suivre des cours. Nous habiterions ensemble et chacun irait à son école. On laisserait la petite à maman, on pourrait aussi la prendre. Ce n'est pas une affaire, pour Terka, de me faire inscrire à une école. Oskó Terka ! La favorite du secrétaire d'arrondissement !

POSA. — Lujzi, la coopérative ne te laissera pas partir.

LUIZI. — Allons donc ! C'est justement ce que veut Terka !

POSA. — Je reviendrai tous les samedis à la maison. Quand j'étais à la station des machines, je revenais régulièrement.

LUIZI. — Mais il n'y avait pas là-bas...

POSA. — Qu'est-ce qu'il n'y avait pas là-bas ?

LUIZI. — Là-bas, il n'y avait pas Oskó Terka.

POSA. — Lujzi, arrête.

LUIZI. — Pourquoi ? Quand tu es allé pour la première fois à l'école, au cours des tractoristes, peux-tu nier que tu as eu des relations avec elle ?

POSA. — Je ne l'ai pas nié un seul instant, et tu m'as pardonné. Puis notre petite fille est née. Le temps passe. Et au milieu de tout ça, combien de fois Terka aura-t-elle changé de

LUIZI. — Dani ! Dani, mon cher ! Un homme qui puisse se comparer à toi, jamais elle n'en a trouvé un seul. Toi, prends garde à elle. Elle a téléphoné. Elle t'envoie l'auto. Tu ne vas pas me raconter qu'on emmène tout le monde à l'école en auto. Elle veut quelque chose. Elle veut quelque chose de toi.

POSA. — Mais elle n'envoie pas l'auto exprès pour moi. Qu'est-ce que tu t'imagines ? Elle fait une tournée dans notre secteur avec le nouveau juge d'arrondissement et le procureur. Il y a encore une place dans la Pokiáda, ils me prennent avec eux.

LUIZI. — Elle vient te chercher elle-même ? Terka vient te chercher chez toi, en personne ?

On frappe à la porte, quelqu'un râle ses pieds dehors avec application.
Pais entre Varró.

VARRO. — Bonsoir.

POSA. — Père Gassi ? Bonsoir.

VARRO. — Je viens voir la présidente. Lujzi, mon enfant, nos affaires vont mal.

LUIZI absente, pour elle-même. — Oui, nos affaires vont mal...

VARRO. — Tu sais déjà ?

LUIZI repréprend lentement conscience de ce que le vieux lui dit. — Qu'est-ce qui se passe, père Gassi ?

VARRO. — Convocation à la police.

POSA. — Pas possible ?

LUIZI suffoquée. — Pour moi ?

VARRO. — Non, pour moi.

LUJZI à peine moins angoissée. — Et puis ?

VARRO. — J'y suis déjà allé.

LUJZI comprend le lien. — Combien y en a-t-il déjà ?

VARRO. — Quarante-deux jusqu'à ce matin. Ensuite c'est Kossoru Jónka qui a continué le compte.

LUJZI. — Je savais bien, je savais bien que ça finirait mal. Est-ce que j'ai besoin de cela, de jouer la présidente ? Je m'en vais ! Vois-tu, mon cher, il vaut bien mieux que je m'en aille.

VARRO. — T'en aller ? Laisser mes cochons dans leur détresse ? Ce n'est pas possible, Lujzi, mon enfant, pas possible.

LUJZI. — Quand pour une fois je veux quelque chose, on peut être tranquille, ce n'est pas possible. Je n'ai jamais le droit de rien faire. Trouvez-moi quelqu'un qui soit disposé à prendre ce travail. Maintenant que même la pâtée de son commence à manquer.

VARRO. — La pâtée... Elle commence à manquer...?

Courte pause.

LUJZI. — Là au moins la police n'a rien à redire.

POSA. — De rien, on ne peut rien faire.

VARRO. — Ce sont des jeunes gens, à la police, ils parlent posément, ils ne vous orient pas sur le des. J'ai pensé qu'ils pourraient peut-être nous aider...

POSA comme une évidence. — Ils ne sont tout de même pas là pour nous aider.

VARRO. — Et pour quoi d'autre ?

POSA. — Pour maintenir l'ordre.

VARRO. — Peut-on maintenir l'ordre autrement qu'en aidant les hommes ?

POSA. — L'ordre, chez nous, ça signifie qu'en haut on décide de ce qui doit être fait, où et quand. Comment le faire, ça nous regarde, nous en bas. Si quelque chose va de travers, alors la police s'en mêle. Vous voudriez peut-être qu'elle donne à manger aux cochons à votre place ?

VARRO. — Vous dites tous la même chose ! A ma place ! Je vois bien, je vois déjà ce qui va en sortir... Il se tourne pour s'en aller. Pour finir c'est toi qui me traîneras devant le tribunal, toi-même, Lujzi Pósa. Voilà le porcher, mettez-le au trou, à cause de... avec les mots du sous-lieutenant... négligences grossières dans la gestion du bien de l'Etat.

LUJZI. — Comment pouvez-vous dire des choses pareilles ?

VARRO. — C'est toi la présidente. Quand tu ne sauras plus à quel saint te vouer, tu m'accuseras de sabotage, de réaction. Je sais comment ça se passe.

LUJZI. — Dites-moi... d'un mot, dites-moi ce que je dois faire, comment je peux m'en tirer. Je me tue au travail pour la coopérative. Dites-moi ce que je dois faire, et je le ferai, ce que je dois penser, et je le penserai... même si pendant ce temps d'autres... m'arrachent le coeur de la poitrine.

VARRO se retourne vers le couple, sur un ton aimable. — Ce n'est pas toi, Lujzi, qui peut remettre sur pied la coopérative. Ça manque ici d'une véritable direction.

LUJZI. — Le président reviendra bien un jour.

VARRO. — Il n'y connaît pas grand-chose non plus. Quand il était valet chez ses maîtres, autrefois, il n'a rien entendu d'autre que: va là-bas, reviens ici, mais pour quelle raison, dans quel but, jamais on n'expliquait cela à un valet. Ton père, Dani, s'il était encore de ce monde, serait l'homme qu'il nous faut. Comme premier valet, il avait pu apprendre comment on administre un domaine. Et toi aussi...

POSA. — Il ne manquerait plus que ça.

VARRO. — Allons, c'était la meilleure des écoles, quand tu étais valet chez la jeune madame l'avocat. Tu n'étais qu'un blanc-bec, pas un homme fait, et pourtant elle t'a confié le soin de tout, la jeune veuve.

LUJZI. — Oui, de tout...

POSA. — Vas-tu encore me le reprocher ? Je n'étais pas marié. Et madame l'avocat, où est-elle ? Morte, quand le front est passé par ici.

VARRO. — Cinq noms, dix noms je pourrais te citer. un tel conviendrait pour diriger la coopérative, une telle aussi. Mais on ne leur demande pas leur avis. Et si par hasard on leur demande ils restent bouche cousue.

POSA. — Ils savent bien pourquoi.

VARRO. — Accepte, Dani. Un mot, et tu es élu président, les autorités n'auraient rien contre. Nous reprenons le terrain que Czema, en ignorant qu'il est, a laissé au dépôt de bois. Les vieilles étables à cochons existent encore, nous les remettons en état. Je les nettoierai moi-même, des deux mains que voilà. Jóska m'aidera, les murs deviendront nets et lisses comme des carreaux. Le Mont Pelé, eh bien il restera tout seul, le Mont Pelé,

on n'aura plus d'ennuis avec les charrois, je vivrai ici avec mes vieilles dames et la jeune classe, tout près du village... heureux comme un roi.
Reste-là, Dani.

LUJZI. — Mon Dieu, s'il vous écoutait, vous au moins !

POSA. — Alors c'est ça que vous vous figurez ? Je devrais croupir au village, rester un paysan jusqu'au Jugement Dernier ! Maintenant je suis tractériste, bientôt je monterai sur une moissonneuse. Je n'appartiens plus au village, mais à la station des machines, à l'Etat. Dieu seul sait ce que je peux devenir encore. Regardez Oszkó Terka ! Si elle n'était pas partie pour la ville au bon moment, elle serait encore à piocher dans le champ de pommes de terre, ou à ôter la crotte du poulailler. N'aie pas peur, Lujzi, tu viendras à ton tour, la petite aussi. A la ville on te soignera, peut-être pourrons-nous encore avoir un garçon.

LUJZI. — Maintenant écoute-moi bien, Dani. La police tourne autour de notre porcherie. Truies et porcelets disparaissent. Oszkó Terka arrive en auto... Tout cela finira mal, par un malheur si grand, si terrible, je le sens approcher au fond de mon âme; ensuite... tu connais l'arbre crochu où s'est pendue la vieille Lisi Weiss. Eh bien tu me verras aussi pendue, au même arbre.

POSA. — Ah toi, tu vas la fermer à la fin, sans ça...

Klaxon d'auto.

LUJZI. — Mon Dieu, c'est elle...

Silence.

Posa boucle sa valise, ouvre la porte. Il reçoit la lumière des phares au visage. Puis Terka entre.

POSA. — Une puissante lumière qui te précède, Oszkó Terka.

Terka a nettement moins de trente ans. Son joli visage de paysanne est mis en valeur par une coiffure et une toilette de bon goût, effectuée en ville. Elle ne porte pas le manteau de cuir habituel à la plupart des fonctionnaires d'un certain niveau, mais un modeste loden vert et un béret basque. Elle a toujours avec elle un porte-documents. Sa conduite dénote une assurance exceptionnelle. Quand elle entre dans une pièce, elle paraît l'accaparer totalement.

TERKA. — Ah, la bonne odeur: la pâte à pain qui gonfle. Bonsoir, Dani, Lujzi, bonsoir. La vieille cuisine... Ma mère, la brave femme, me plaint parce que j'achète depuis des années mon pain à la boulangerie.

LUJZI, sans force. — Bonsoir, Terka.

VARRO à la porte, chapeau à la main. — Bonne soirée.

TERKA saisit le vieux dans son regard, cherche dans sa mémoire. — Pst. Attendez, ne dites rien... Je vais trouver tout de suite... Le nom lui revient. Père Gaszi, Varró. Vous rappelez-vous mon père? Il s'appelait Oszkó Márton. Charron au domaine. Eh bien, que deviennent les "vieilles dames" et les "jeunes pousses" ?

VARRO s'approche. — C'est là tout le mal, mademoiselle... ma chère enfant, c'est que mes vieilles dames et mes jeunes...

TERKA. — Attendez un moment. La parole d'abord à la présidente. Dans les règles. Alors, quoi de neuf à l'"Unité", Lujzi ?

LUJZI pleine de bonne volonté apporte les livres comptables. — Voici les livres, Terka... Je suis justement en train de faire les comptes, ici à la maison...

TERKA. — Mais non, pas du tout...! Je ne suis pas en visite officielle. J'ai confiance en toi, Louissette. Tu sais compter comme un diable. Alors, tout est parfaitement en ordre, n'est-ce pas ?

VARRO pendant que Lujzi pousse un profond soupir. — Sauf que la police est à nos trousses, camarade, permettez moi de vous le dire.

TERKA. — Qui est aux trousses de qui, camarade ?

LUJZI éclate en pleurs. — Délivre-moi de cette misère, Terka ! Enlève-moi cette croix !

TERKA calmement. — Qu'est-il arrivé ?

VARRO. — Il n'est rien arrivé, mon ange, sauf que... Ses paroles s'étouffent dans un sanglot silencieux de vieillard.

POSA sobrement. — Chez le père Gaszi des porcs et des porcelets sont morts dernièrement. Il vient d'être appelé à la police.

TERKA. — Dénonciation ?

VARRO. — Dénonciation.

TERKA après un instant de réflexion. — Je vois qu'on vous a relâché.

VARRO. — On m'a dit de me ressaisir, de redresser mes erreurs.

TERKA. — Ça paraît évident.

VARRO. — Et qu'on transmettrait les papiers, pour qu'il arrive ce qui doit arriver.

TERKA fronce un peu les sourcils. — Qu'on transmettrait ? Ce n'est pas bon, cela. Bon, nous verrons. Elle ouvre la porte et crie. Camarade Nyerges ! Camarade Spányik ! Entrez donc un peu, ce sont de braves gens qui habitent

ici. Doucement vers la cuisine. Ne parlez que si je vous demande quelque chose.

Nyerges et Spányik entrent.

NYERGES. — Bonsoir....

SPANYIK. — tout le monde.

POSA, LUJZI et VARRO. — Bonsoir.

Nyerges a quarante ans passés, donne l'impression d'un homme grave; il a des lunettes, il n'est pas beau, pas avenant, mais pas antipathique non plus; un homme qui aime son métier et qui le prend au sérieux.
Spányik, la cinquantaine, de l'embonpoint, sourire indifférent.

TERKA. — Voici le ménage Pósa. Le camarade Nyerges est président du tribunal, le camarade Spányik est procureur de l'arrondissement: au cas où quelqu'un ne connaîtrait pas son nom. Et voilà le père Gassi, porcher à l'"Unité", une vieille connaissance de feu mon père.

LUJZI essuie les chaises d'un coup de tablier, met sur la table un morceau de pâtisserie faite à la maison. — Prenez donc place, camarades. Et ne méprisez pas mes petits produits domestiques.

NYERGES. — Grand merci, mais nous venons juste de manger.

LUJZI. — Et le camarade procureur ?

SPANYIK. — Je ne laisse rien passer. Il s'assoit et mange.

TERKA désigne Pósa. — Voilà le gringalet que nous allons mener en ville.

SPANYIK. — Moi; ça m'est égal, serrez-vous dans la voiture comme vous voudrez, je mettrai de toute façon mon gros derrière à côté du chauffeur.

NYERGES à Pósa. — Vous allez participer à un stage ?

POSA. — Pour conduire une moissonneuse, oui.

TERKA goûte la pâtisserie. — Comme s'il venait de chez ma mère. Tu devrais aussi goûter, Feri.

NYERGES s'assoit, prend un petit morceau. — Merci. Approbateur. Oh, oh !

TERKA. — Regardez ce brave vieux. La police l'a fait venir aujourd'hui parce que ses petits cochons meurent.

SPANYIK la bouche pleine. — Ne parlons pas de porcelets crevés.

TERKA. — Oh, l'affaire ne doit pas être bien sérieuse. La police l'a laissé partir. N'est-ce pas père Gassi ?

VARRO. — Oui, on m'a laissé partir.

TERKA. — C'est clair. Seulement si ces jeunes gens se mettent à faire du sêlz - et pourquoi n'en feraient-ils pas, après tout - ils vont transmettre le

procès-verbal.

SPANYIK. — As-tu quelque souhait à ce sujet, Terka ?

TERKA. — Ni le parti ni l'Etat n'ont intérêt à ce qu'on en fasse une montagne, et qu'on nuise ainsi à la réputation de l'arrondissement. Spányik ?

SPANYIK. — Si la camarade présidente veut bien me donner encore un morceau de cette friandise, je garantis qu'on ne fera pas une montagne de cette affaire.

NYERGES sourit. — Pour le juge il n'y a pas de cause tant que le procureur n'en a pas décidé ainsi.

TERKA au couple et à Varró. — Vous voyez. Le juge et le procureur partagent mon opinion. Le camarade Spányik connaît notre arrondissement depuis six mois déjà. Mais le camarade Nyerges me connaît, moi, depuis toujours.

NYERGES. — Cinq, non, six ans déjà. Merci pour l'hospitalité.

SPANYIK. — Et au plaisir de revoir tout le monde.

Spányik et Nyerges s'en vont.

TERKA. — Salut, Louizette. Doucement. Tout s'arrange. Sévèrement. Mais il faudra désormais faire attention, père Gassi, Lujzi: que ce genre de tuile n'arrive plus ! Portez-vous bien. Allons, Dani. Terka sort.

POSA. — Lujzi....

La femme embrasse avec violence son mari, celui-ci se délivre bientôt de l'étreinte et sort. Une pause.

VARRO. — Ce genre de tuile ne doit plus arriver... Eh, Lujzi, ma chère enfant, comment faire pour qu'il ne tombe plus de tuile ?

LUJZI pleure à chaudes larmes. — Je n'en peux plus... Je n'y tiendrai pas... Père Gassi, ah, père Gassi, comme je suis malheureuse !

VARRO lentement. — Son Excellence, madame la générale, était aussi malheureuse. Elle pouvait se le permettre, elle avait le temps. Madame l'intendante du domaine, elle aussi était malheureuse. Encore une qui avait bien le temps. Mais aucune n'était malheureuse au point de voir mourir des porcelets comme ça, en restant les bras croisés. Il se tourne vers la porte. Dieu te garde, Lujzi Pósa... Ils disent que je dois me débrouiller tout seul... Bon... Eh bien nous verrons à ne pas recevoir de nouvelles tuiles.... Il sort lentement.

Rideau.

III

Un hangar chez Melohior Kova. La nuit.

Il fait sombre, puis Kova ouvre brusquement d'un coup de pied la porte, et entre dans le hangar, une forme humaine à chaque bras: Varró et le jeune Joska Kassaró.

Il allume sa lampe de poche et examine leur visage à tour de rôle.

KOVA. — Alors, c'est vous ? Eh bien ! Eh bien ! Qui aurait cru cela ?

VARRO. — Ne fais pas l'idiot, Menyus. Tu savais bien que tu avais affaire à ton frère de lait, sans ça tu n'aurais pas osé m'empoigner. Tu aurais appelé à la rescousse.

JOSKA. — Si j'avais donné en route un bon coup de pied dans le tibia à Monsieur Kova, eh bien Monsieur Kova m'aurait lâché, comme la cuisinière un pot bouillant. Pourquoi je ne l'ai pas fait ? Parce que je savais bien que vous m'aviez reconnu, et qu'un jour vous m'auriez rendu mon coup de pied.

KOVA. — Pourquoi êtes-vous restés tout le temps comme des sourds-muets ?

VARRO. — Pourquoi as-tu fait de même ? Pour la même raison que moi. Entre nous trois tout peut se raccommoder d'une façon ou d'une autre, tant que ta vieille n'en sait rien. Mais si elle s'en mêle, au lieu de cœur et de cervelle, on ne verra plus que bave et que bile.

KOVA. — Mais chez moi, tu trouves du cœur et de la cervelle, hé ?

VARRO. — A ta manière, Menyus.

KOVA allume une lampe à pétrole. — Allez, maintenant faites marcher vos langues. Depuis combien de temps honorez-vous ma grange de vos visites nocturnes, pour chiper l'orge de mes cochons, hein ?

VARRO. — Tu ne serais pas toi, si tu ne le savais pas tout seul. Ça fait deux semaines que nous venons.

KOVA. — Il y a eu jeudi deux semaines.

VARRO. — Tu vois bien.

KOVA. — Et la paille depuis quand me la volez-vous ?

VARRO. — Tu veux dire nuit après nuit ?

KOVA. — Je veux dire nuit après nuit.

VARRO. — Ça fait aussi deux semaines.

KOVA. — Il y a eu mercredi deux semaines.

VARRO. — Bon, cessons de couper les cheveux en quatre.

KOVA. — Comment avez-vous eu le toupet de filouter mes truies grasses ? Elles

sont habituées à leur ration, elles se fâchent s'il leur manque ne serait-ce qu'une poignée. Et tu parles encore de cœur, Gaszi ?

JOSKA. — Monsieur Kova a sûrement rajouté ce qui leur manquait dès qu'il l'a remarqué.

KOVA. — Et quand tu as eu que j'étais au courant de tes voleries, comment as-tu eu l'audace de continuer à me chaparder ma paille et mon orge ?

VARRO. — Il faut t'en prendre à moi, Menyus. C'est moi qui lui ai commandé.

KOVA. — Et toi ? Ça ne te faisait pas peur ?

VARRO. — A cause de toi ? Je savais bien que tu te tairais, comme un peu dans une barbe. Ton orge, d'oh la tires-tu ? Des sacs que tu dois livrer à l'Etat. Tu la voles à l'Etat pour ton profit, et moi je te vole au profit de la coopérative.

KOVA. — Alors comme ça on est quittes, à ton avis ?

VARRO. — Quittes. Jusqu'à présent, nous sommes quittes.

KOVA. — Et c'est juste ?

VARRO. — C'est juste.

KOVA. — Que tu prétendes engraisser les cochons de mes ennemis jurés, de mes assassins, avec mon orge à moi, c'est juste ?

VARRO. — C'est juste.

KOVA. — Tu crois ?

VARRO. — C'est juste, parce que mes cochons ne crèvent plus en masse depuis que je peux chauffer leur nourriture, et l'améliorer avec de l'orge; ça se voit à peine dans leur misérable pâtée, mais quand même.

JOSKA. — Cinq bêtes ont péri en tout dans les deux dernières semaines. Ceux-là, ils étaient déjà si mal en point qu'ils n'avaient même plus la force de manger. Il y en aura encore bien dix ou quinze qui y passeront, mais les autres tiendront le coup.

KOVA. — Grâce à la chaleur de ma paille, et aux qualités de mon orge !

VARRO. — On m'a dit... d'une manière officielle: aide-toi comme tu pourras, évite de recevoir de nouvelles tuiles. C'est ce que j'essaie depuis deux grandes semaines. Est-ce juste ? Oui, c'est juste. La loi ne peut pas s'en prendre à un vieux porcher, simplement parce qu'il empêche ses cochons de crever.

KOVA. — En t'arrangeant comme ça ?

VARRO. — En m'arrangeant comme ça se trouve.

KOVA. — Et si je vous dénonce ?

JOSKA. — Vous ne nous dénoncerez pas.

KOVA. — Et pourquoi pas ?

JOSKA. — Parce que votre compte est déjà bien assez chargé.

KOVA. — Mon compte ? Qu'est-ce qu'il y a dessus ? Que je fais mes affaires à titre individuel ? Que je suis un paysan riche, un koulak ? Que je sais comment accroître mon bien ? Que je t'ai donné du pain ?

JOSKA. — Depuis on m'a expliqué que ce n'est pas vous qui m'avez nourri, mais le contraire.

KOVA. — Et n'es-tu pas venu me trouver la semaine dernière: "Donnez-moi n'importe quel travail, pourvu que vous me payiez quarante forint, j'en ai besoin, il me les faut tout de suite.

JOSKA. — Parce que je suis un damné vagabond, un fainéant, un bon à rien. Je sais bien comment m'estimer moi-même.

KOVA. — Si tu sais bien comment t'estimer toi-même, règle un peu la flamme, tu vois bien qu'elle charbonne. Après, saute nous chercher la bouteille de marc, dans l'armoire de la cuisine, et apporte trois petits verres. Mais prend garde que la vieille ne t'entende !

JOSKA vivement. — Je saute, je l'apporte, je sais comment aller et venir sans que la paysanne me remarque: je me glisse, je me faufile, ni vu ni connu.

KOVA. — Nous connaissons tes talents.

JOSKA règle la lampe. — Voilà, elle ne fume plus. — Du marc de cette année ?

KOVA. — Non, du vieux.

JOSKA. — La bouteille à gros ventre ?

KOVA. — Celle-là même.

JOSKA. — Tout de suite.

Joska sort en hâte, Kova se plante devant la porte.

VARRO. — Veux-tu me barrer le chemin, mon gars ? Ce n'est pas la peine. Si le hasard nous a réunis, il vaut mieux que nous vidions notre sac bien tranquillement.

KOVA. — Comme tu voudras. Il s'éloigne de la porte, quelques pas seulement, et s'assoit. Un cigare ?

VARRO. — Penses-tu ! Il tire sa pipe et accepte le feu proposé. Pause. Kova fume son cigare, Varró sa pipe.

KOVA. — Comment va Rosi ?

VARRO. — Tu devrais le savoir mieux que moi. Ça fait vingt ans que je ne la vois plus, toi quinze tout au plus.

KOVA. — Tu ne veux pas te réconcilier avec elle ?

VARRO. — Pour quoi faire ? À présent ?

KOVA. — Pour tes vieux jours.

VARRO. — Pour mes vieux jours j'ai mes cochons.

KOVA. — Ce ne sont pas tes cochons.

VARRO. — Ce sont mes cochons.

KOVA. — Les cochons des valets dans la porcherie des maîtres. C'est ça, tu sais, qui me révolte le plus.

VARRO. — Qu'est-ce que ça peut te faire ? La porcherie ne t'a jamais appartenu. Même à ton époque la plus florissante, tu n'as jamais été que Kova, pas une Excellence.

KOVA. — Ça me révolte quand je vois des cochons appartenir à des gens qui les laissent mourir. Ils me cherchent des histoires, ils me traitent de sale koulak, ils m'ôtent la moitié de mon bien, simplement parce que je suis quelqu'un qui ne laisse pas mourir ses cochons.

VARRO. — Mais les hommes, oui.

KOVA. — Pas du tout d'accord. Prouve-le.

VARRO. — Tu grègues à cause de ton orge. Tu te sens volé. Mais réfléchis un peu: Est-ce que je peux durant ma vie entière te voler assez pour que tu ne restes pas encore mon débiteur ?

Une pause.

KOVA. — Tu ne penses qu'à toi. Une vieille femme a besoin de quelqu'un à soigner.

VARRO. — Eh bien, fais-toi soigner par elle.

KOVA. — Le ciel m'en préserve. Ma vieille suffit largement. Ne m'a-t-elle pas rongé l'âme pendant des années à cause de Rosi ? Ça pouvait encore se comprendre, quand Rosi en valait la peine.

VARRO. — Rosi, elle t'a sauvé autrefois tes porcelets, au moins quatre-vingt dix têtes, e, commettant un seul vol. Pendant la grande épidémie, la peste des cochons, elle m'a volé la caisse de vaccin du domaine, que je gardais la nuit sous mon lit. Deux jours après, quand ton vaccin est arrivé, elle l'a remise en place, et le vétérinaire, M. Gyuriosa, n'en a rien dit à Son Excellence: mais dans les deux jours, quelques douzaines de cochons

du troupeau avaient trépassé. Quand je te volerais chaque nuit pendant quatre-vingt dix ans, jamais je ne te rendrais le mal que tu m'as causé.

KOVA rit un peu. — Tu as tout pardonné à la pauvre, excepté cela.

VARRO. — Tu as bu sous mon nez le lait de ma mère, Menyus. Bien, ton père avait du foin dans ses bottes, c'était dans l'ordre des choses, nous n'en connaissions pas d'autre. Tu m'as soufflé ma femme. Bien, tu avais de la sève et du suc dans les veines, c'était l'ordre des choses, nous n'en avons pas connu d'autre. C'était la faute du porcher, pourquoi avait-il épousé une jolie fille ? Mais qu'à vous deux vous m'ayez volé la seule chose qui m'est restée, mon honneur de valet, pour cela il n'existe pas de pardon.

KOVA. — Eh bien cette fois tu as vidé ton sac. Tu étais un valet, valet tu es resté, jusqu'au fond de ton âme.

VARRO. — Je suis un valet, je le suis de naissance. Mais voilà que les autorités m'ont dit: là où tu étais valet, tu seras désormais aussi le maître. Valet, ce n'est pas difficile. Maître, je ne peux plus m'y faire, la mort est trop près.

KOVA après une courte pause. — C'est la détresse seule qui te pousse à voler, Gassi, je le sais. Je ne veux pas t'atteindre dans ton honneur de valet une deuxième fois. J'aime mieux donner de bon gré l'orge et la paille. Prends-les comme un cadeau. Je ne veux rien en échange, pas même que tu ailles le raconter: voyez, voyez comme le koulak se corrige. Je préfère que les badauds ne soient pas là à regarder si je me corrige, et comment je me corrige... Mais il pourrait m'arriver un jour de tomber dans le pétrin: il n'en faut pas beaucoup pour cela. Alors je veux pouvoir établir que j'ai soutenu la coopérative de longue date, pas publiquement sans doute, mais discrètement, pudiquement, en aidant de la main à la main un de ses membres, qui est mon frère de lait. C'est une offre de bonne foi, Gaspár. Il lui tend la main. Sommes-nous d'accord ?

VARRO ne prend pas sa main. — Non.

KOVA. — Non ?

VARRO. — Je ne veux pas manger au même râtelier que toi.

KOVA. — Tu préfères laisser crever tes cochons ?

VARRO. — Je préfère continuer à voler de l'orge et de la paille. Nuit après nuit. Jusqu'à ce jour tu as fermé les yeux, tu sais bien pourquoi. Continue de ne rien remarquer et laisse-moi le soin de tout le reste. Voilà mon

offre, elle est de bonne foi. Il lui tend la main. Sommes-nous d'accord ?
 KOVA repousse la main de Varró. — Je n'en veux pas de ta main, porcher, elle
 pue la pisse de cochon. Est-ce que je suis un lépreux, un monstre, pour
 qu'une créature telle que toi ne daigne rien accepter de moi ? Ne sais-tu
 pas qui était Kova Menyus ?

VARRO. — Je ne le sais que trop.

KOVA. — Une honte pour moi, de supplier un valet voleur : je t'en prie, accep-
 te en cadeau ce que tu m'as dérobé jusqu'à présent.

VARRO. — Je n'accepte justement pas.

KOVA. — Et moi je ne te l'offre plus. Je me cracherais au visage moi-même, moi,
 l'ombre du Kova d'autrefois. Ah, tout de même ! Entre Jóska avec la bou-
teille pansue et trois verres à liqueur.

JOSKA. — Me voilà. La fermière n'a rien vu. C'est celui qu'il fallait ?

KOVA. — Tu le sais très bien. Tu l'as goûté en route.

JOSKA. — Je vous jure... tous les verres sont secs.

KOVA. — Tu as bu à la bouteille. Ça ne fait rien. Il ne faut pas qu'on puisse
 dire : le Kova regrette le schnaps aux gens.

VARRO. — Juste. C'est plutôt le genre de ta vieille.

KOVA. — Oui. Vois-tu, le vrai koulak, c'est elle. Ce que je dis, quelle impor-
 tance ? C'est toujours elle qui décide. Je ne suis plus... ha, ha... qu'un
 organe d'exécution. Il verse, et lance railleusement à Jóska : A toi aussi ?
 Ou le petit coup en route te suffit ?

JOSKA. — Christ m'est témoin...

KOVA. — Pas de jérémiades ! Tu es un maître de la terre affranchie. Avec un
 koulak on doit le prendre de haut.

JOSKA. — Versez-moi d'abord.

KOVA à Varró. — Trinques-tu avec moi ?

VARRO. — Pourquoi pas ? Tu es un homme, après tout.

Ils boivent.

KOVA. — Encore un coup. Il verse.

Pause.

VARRO lentement, en buvant à petits coups. — "L'Unité"... Regardez-moi un peu
 l'"Unité"... C'est une des plus lamentables coopératives de l'arrondisse-
 ment... Pourquoi ? Il y a un tas de raisons... Mais est-ce qu'il faut que
 ça continue ? Ça ne peut pas continuer.

JOSKA a bu son verre d'un seul coup. — Si j'étais un homme riche, je mettrais chaque hiver dix porcs à l'engrais. Trente. Et puis je ferais une grande fête pour l'abattage, j'inviterais tout le monde. Venez, tous ceux qui ont envie, mangez, servez-vous, Kossoru Jóska a dressé la table pour vous. Les saucisses minces, je les farcirais de plusieurs façons: avec de l'ail, avec de la marjolaine, avec du jus de citron... Oui, parfaitement, personne n'a le droit de rire, même avec du jus de citron. Comme dans le temps chez madame l'intendante, quand mes parents travaillaient à l'abattoir en ville. Je ferais faire deux espèces de boudin: épais avec du pain au lait, mince avec du ris... Et le pâté de tête... les oreilles de cochon... la queue, mon Dieu... Si j'étais riche... Mais je ne serai jamais riche, ce n'est pas dans ma nature... Il est vrai que ma nature n'aime pas non plus la pauvreté... Je suis Kossoru Jóska... Ma nature ne me permet pas d'être autre chose que Kossoru Jóska...

KOVA. — Un homme pauvre n'est tout à fait perdu, gâté à mes yeux, que lorsqu'il n'a même plus envie d'être riche. Quand les gens en arrivent là, il vaudrait mieux les mettre tous ensemble et les abattre. Avec le reste je bâtirais le socialisme. Le socialisme des paysans aisés. Personne n'aurait le droit de chercher des histoires à son voisin, le plus adroit aurait toujours raison contre le moins adroit. Malheur à celui qui oserait exclure un Kova Menyus de ce socialisme-là aussi !

VARRO. — Pourquoi le dépôt de bois a-t-il besoin justement de ce terrain ? Seulement pour se donner de l'importance. Notre coopérative l'a donné. Et pourquoi ? Par ignorance, tout simplement. Et comme le directeur du dépôt de bois a une grande gueule, il a toujours raison... Ah, s'ils pouvaient fouiller de leurs groins là-dedans... les pauvres malheureux...

JOSKA à Kova. — Versez-en encore un.

VARRO. — Il n'est pas bien grand, ce terrain, le sol n'est pas fameux, mais qu'est-ce que ça fait ? Le principal, c'est qu'il est tout près. Les charrois... On ne se casserait plus la tête...

KOVA. — Tiens! Il verse.

Pause.

Toi, Gassi, mais toi seul, je te laisserais tranquille... Tu es quand même le fils de ma chère vieille nourrice, Dieu lui donne le repos éternel...

JOSKA. — Une partie, je la fumerais légèrement, le reste à fond... Il rit pour

- lui-même avec émotion. — Le fromage de cochon...
- KOVA. — Remets-toi avec Rosi, Gáspár... Seigneur Dieu, quelle beauté elle était ! ... Fais la paix avec elle... La nourrice... ma chère vieille nourrice, si elle vivait, te dirait la même chose : fais la paix avec Rosi...
- VARRO. — Ta nourrice, ta bonne nourrice, qui était ma mère chérie, elle dirait ce qu'on lui souffle...
- KOVA embrasse Varró. — Gassi... Prends mon orge et ma paille comme un cadeau... Je te les ferai monter avec ma voiture au Mont Pelé... Tu sais, je vais rouer de coups ma vieille, je lui mettrai sa sale gueule en sang, si elle pipe un seul mot ! Parfaitement, je te les donne... "Ferme-la, Kati, ce n'est pas aux Rouges que je les expédie, j'en fais cadeau à mon frère de lait, au fils de feu ma nourrice... Tu peux en crever, Kati, sais-tu à qui je les donne ? Au mari de Rosi je les donne."
- VARRO. — Mais moi... je vais prendre l'affaire en main. J'irai moi-même au conseil d'arrondissement. Moi en personne. Connaissez-vous Oszkó Terka ? Ça c'est une fille, je vous le dis ! Ses parents, ils étaient à peu près ce que je suis. Et elle est arrivé jusque-là. C'est avec elle que je veux parler...
- KOVA. — Mes chevaux, je les fais toujours ferrer au bon moment, je sais où on peut encore le faire... Je ferai mener la paille et l'orge devant ta maison... Simplement tu diras un mot en ma faveur, si ça devenait nécessaire...
- VARRO. — Je lui expliquerai tout, exactement la vérité. "Ecoute bien, Terka, mon enfant, ça ne peut pas continuer ainsi jusqu'à la fin des fins... Sais-tu, la seule chose qui fasse défaut ? C'est la justice. Rien que la justice."
- JOSKA bendit. — Voilà quelqu'un !
- Déjà la porte s'ouvre. Entrent le lieutenant, Spanyol, le vétérinaire Gyuricza et le sergent.
- SPANYIK regarde autour de lui. — Je ne m'attendais pas à celle-là.
- KOVA. — Bien le bonsoir à tous les camarades.
- LE SOUS-LIEUTENANT à Varró. — C'est comme ça qu'on se retrouve, vieux ? Dans cette compagnie ?
- GYURICZA. — Des têtes connues, n'est-ce pas ?
- KOVA. — Ma modeste personne ne devrait en effet pas être inconnue de Monsieur

le Docteur.

JOSKA très nerveux. — Eh bien, quoi, nous avons bu. Y a pas de mal à ça ? Dans le hangar, pour que la fermière ne nous fasse pas un pétard d'enfer.

LE SERGENT. — Eh bien, eh bien, père Gaszi ?

LE SOUS-LIEUTENANT. — Tout devient bien clair, à présent.

GYURICZA. — En flagrant délit, comme on dit: n'est-ce pas, monsieur le procureur

VARRO gaiment. — Et la petite demoiselle ! Pourquoi ne l'avez-vous pas amenée ? Elle reste là-bas, habillée comme un vrai policier... Faites-lui un beau salut de ma part: si le père Gaszi avait seulement trente ans de moins, sûrement il la demanderait en mariage.

LE SOUS-LIEUTENANT a tout examiné successivement dans la grange avec sa lampe de poche; enfin le rayon atteint la bouteille d'alcool et y reste fixé; l'officier prend la bouteille et la contemple: Cette bouteille-là était pleine ?

KOVA. — Non mon lieutenant, il y manquait déjà quelque chose.

LE SOUS-LIEUTENANT. — Hum... Il sort dans la cour, la porte reste ouverte; il continue de tout examiner dehors avec sa lampe.

SPANYIK. — C'est bien vous, Varró, hein ?

VARRO déjà dégrisé mais de très bonne humeur. — Le père Gaszi, pour vous servir.

SPANYIK. — Nous étions justement allés vous voir, à l'étable où les truies mettent bas. Malheureusement nous n'avons pas trouvé le fameux porcher auprès de ses bêtes.

VARRO. — Parce que j'avais une démarche importante à faire, Monsieur le procureur. Ce sont mes chers cochons qui m'ont envoyé.

GYURICZA. — Ici ?

VARRO. — Ici.

SPANYIK. — Pour que là-bas les chers cochons puissent crever en paix ? Faites attention, vieux ! Vous n'avez pas assez bu pour ~~pouvoir~~ faire pareillement l'imbécile.

GYURICZA. — N'est-ce pas ?

VARRO. — Je ne suis pas ivre, pour vous servir.

SPANYIK. — Alors écoutez-moi. Nous étions allé vous voir sur le satané Mont Pelé pour en finir avec votre sacré dossier. Ni l'Etat ni le Parti n'ont intérêt à faire une montagne de ce qui atteint la renommée de notre arron-

dissement.

VARRO. — Très juste. C'est ce que disait Oszkó Terka.

SPANYIK. — Personne ne m'a rien dit. Je sais ce que je sais, tout seul. Mais à quoi cela me sert-il ? J'aurais pu en toute tranquillité me mettre à table chez moi et manger mon content. Et puis je me serais glissé dans mon lit tout chaud, l'édredon par-dessus les oreilles... Eh bien non ! Il faut que je sorte dans la nuit et le brouillard, que je me décarcasse, que j'aie donné le coup d'œil officiel, pour mettre le point final à cette maudite affaire. Il augmente sa colère. Ouat, je t'en fiche ! Le légendaire porcher Gáspár Varro, le membre exemplaire de la C.P.A. "Unité", l'homme issu du peuple, le père Gassi partout vénéré, le cadre protégé par Oszkó Terka: introuvable auprès de ses cochons en danger ! On le cherche, une lumière dans la grange de Kova. Et qui s'est glissé dans ce repaire ? L'objet de notre affection unanime, le père Gassi, qui se soûle avec le koulak.

KOVA. — Nous sommes frères de lait.

SPANYIK. — Mais ce n'est pas du lait que vous venez de boire.

GYURICZA. — A trois, avec un personnage qui a été chassé de la coopérative.

JOSKA. — On ne m'a pas chassé ! Il en a été question, mais on a laissé tomber.

GYURICZA. — Parce que tu leur a servi tes jérémiades. Tu as fait ton auto-critique; tu as juré par la Vierge Marie que tu allais te pénétrer de la morale socialiste. Cela n'empêche pas qu'il y a déjà une autre instruction contre toi.

SPANYIK. — Et pendant que notre cadre modèle s'enivre avec la lie du village, de nouvelles pestes déciment son troupeau. Selon M. le Docteur Gyuricsa d'autres cochons sont morts.

GYURICZA. — Cinq.

VARRO fièrement. — Que cinq, vous entendez ?

SPANYIK. — Ah oui ? Vous m'avez l'air de n'avoir pas seulement bu le marc de votre frère de lait, mais de lui emprunter aussi sa mentalité... Et les porcelets qui ne sont pas encore crevés...

GYURICZA. — Dans un pourcentage considérable sont voués à succomber sans remède.

SPANYIK. — Hein ? En un mot les cochons vont continuer de crever, et votre affaire criminelle - comprenez-moi bien, Monsieur le cadre modèle - criminelle, ne peut pas être classée.

VARRO avec une subite espérance. — Rendez aux cochons le terrain où le dépôt de bois a pris ses aises...

SPANYIK. — Vous vous payez notre tête ?

LE SOUS-LIEUTENANT de retour. — Qu'est-ce que c'est que ces seaux pleins d'orge derrière la grange ?

KOVA. — Permettez, c'est un cadeau que je fais à la coopérative.

GYURICZA. — Comment, par le diable ?

VARRO. — Il ment. Nous l'avons volée.

LE SOUS-LIEUTENANT. — Et la paille ?

VARRO. — Pour vous servir, aussi volée.

JOSKA. — Non.. non... père Gaszi... Chers camarades, n'allez pas le croire. Je ne suis tout de même pas un voleur...!

KOVA. — Je donne à la coopérative la même ration chaque nuit. Depuis deux semaines. Mercredi et jeudi ça faisait deux semaines.

JOSKA. — C'est la vérité.

VARRO. — Ce n'est pas vrai. J'ai volé.

SPANYIK. — Drôle d'histoire.

LE SOUS-LIEUTENANT. — Si le camarade procureur n'a pas d'objection, nous les emmènerons tous les trois. Ils couvriront leur alcool, et demain matin nous pourrions reprendre la conversation.

VARRO au sous-lieutenant après une courte réflexion. — Savez-vous, mon jeune monsieur, je suis très content comme ça. Parce que maintenant... maintenant la justice doit venir. C'est moi qui le dis, Gáspár Varró, éleveur de porcs à la coopérative de production "Unité", vieux porcher et valet expérimenté: la justice doit venir !

LE SERGENT. — En route, mes amis.

Tous s'apprêtent à partir.

Rideau.

ACTE II

I

Une pièce dans le nouvel appartement d'Osaké Terka, au chef-lieu d'arrondissement. Mobilier presque entièrement neuf, moderne, mais ordinaire. Les deux portraits politiques n'ont pas ici l'allure compassée officielle, ils ont plutôt l'air d'instantanés pris dans l'intimité, bien que tirés également en masse.

La porte de l'autre chambre reste ouverte.

Les hôtes: Spanyol, Gyuricza, une femme d'un certain âge nommée Lotti, employée à la Maison de la Culture, Irène, cette fois joliment vêtue, Bűka, greffier au tribunal, de quelques années plus âgée qu'Irène, et Posa.

Pour le moment Spanyol, qui vient d'arriver, et Gyuricza sont seuls dans la pièce. De l'autre pièce parvient la musique d'un tourne-disques, qui s'arrête un peu plus tard, et le bruit joyeux d'une réunion.

SPANYIK à Gyuricza. — Ouf ! C'est à vous couper le souffle... Si quelqu'un sait s'y prendre avec les paysans, c'est bien moi. Mais il y en a quand même qui me font sortir de mes gonds.

GYURICZA. — Dites donc, il est vraiment joli, le nouvel appartement de Terka !

SPANYIK. — J'ai interrogé aujourd'hui le vieux porcher. Tu le connais bien.

GYURICZA. — Est-ce qu'il est en taule depuis ?

SPANYIK. — Penses-tu ! Un cadre de Terka ? D'ailleurs il s'agit d'une brouille.

GYURICZA. — Ça dépend, n'est-ce pas ?

SPANYIK. — La petite madame la présidente, j'ai dû la convoquer aussi. Tous les deux ils ont employé quelques tournures incubliables. La vraie langue populaire. Les "vieilles dames", les "jeunes pousses". Il rit. Où est fourrée Terka ? Il faut que je lui fasse mon rapport... Eh bien ce nouvel appartement ? Oui, c'est joli. Les deux pièces évidemment ne sont pas très grandes, le petit bout de mobilier n'est pas d'un goût très raffiné, mais les gens comme nous ne peuvent même pas rêver de choses pareilles.

GYURICZA. — As-tu entendu dire que Terka doit bientôt quitter notre chère petite ville ? Pour atteindre la marche au-dessus.

SPANYIK. — Le comitat ?

GYURICZA. — Et le chef-lieu de comitat.

SPANYIK. — Alors pourquoi le nouvel appartement ?

GYURICZA. — Quand on a un bon appartement au chef-lieu d'arrondissement, on en reçoit un meilleur si on est promu au chef-lieu de comitat.

SPANYIK. — Et comment faire cadrer cela avec l'autre rumeur ?

GYURICZA. — Quelle rumeur ?

SPANYIK. — Qu'elle se marie.

GYURICZA. — Terka ? Pas possible ? Avec qui ?

SPANYIK. — Personne n'en sait rien. L'heureux élu non plus, si cela se trouve.

C'est peut-être toi.

GYURICZA. — Comme chacun sait, je suis amplement pourvu.

SPANYIK. — Terka se laisserait arrêter par des obstacles ? Ce serait nouveau.

GYURICZA. — Un vieux garçon comme toi, tu ferais bien mieux l'affaire.

SPANYIK. — Trop petit poisson pour elle.

GYURICZA. — C'est pareil pour nous tous - à présent du moins. Si tu l'avais vue arriver à la ville il y a cinq ans. Pieds nus, les jambes pas lavées, les cheveux jusqu'aux hanches.

SPANYIK. — C'est du passé. Quelle belle créature elle est devenue !

GYURICZA. — Haha !

Terka vient de la cuisine avec le moulin à café; à sa suite, chargée de vaisselle, de gâteaux, de bouteilles de vin, de petits sandwiches, Irène, Böske et Posa.

TERKA. — Je cherche un homme au chômage pour me mouder le café. Spányik !

Une vraie souche: il reste là, les mains sur le ventre. Il ne se marie pas !

Il ne moude pas le café ? C'est du joli !

SPANYIK. — Plutôt mouder le café. Il commence à mouder.

IRENE passa le plateau aux sandwiches. — Bon appétit tout le monde ! A Spányik.

C'est ma soirée d'adieu, camarade procureur.

SPANYIK. — Et où irez-vous, petit policier ?

IRENE fièrement. — A l'école d'officiers !

GYURICZA. — Tonnerre ! Félicitations, mademoiselle, félicitations.

SPANYIK mange. — Où est donc votre chef, Böske ?

BÖSKE. — Trop de procès, pas assez de juges. Le camarade Nyerges est encore au travail. Mais il viendra sûrement.

Tous sauf Spányik et Gyuricza, passent dans l'autre pièce.

SPANYIK. — L'élu, c'est peut-être lui ?

GYURICZA. — Féri Nyerges ? Le juge ? Il a été sur les rangs. Quand il était encore célibataire. Il ne comptait guère à ce moment-là. Et elle, qu'est-ce qu'elle était ?

SPANYIK. — Un talent à l'état brut.

GYURICZA. — A l'état brut ? C'est ça. On pensait: elle va manifester des apti-

tudes... mais à quoi ? A un ensemble folklorique. Et puis elle a pris une autre direction. Elle s'est lavé les jambes et elle a entamé sa grande carrière.

SPANYIK. — Un talent à l'état brut.

GYURICZA. — Voilà. Il a reçu un coup, Féri, quand il s'est trouvé dépassé par Terka. Il s'est fait muter et s'est — marié.

SPANYIK. — Mais maintenant il est veuf. Alors ?

GYURICZA. — Un simple juge d'arrondissement ? Pour Terka ?

Péss arrive avec un plateau plein de verres.

GYURICZA doucement. — Alors plutôt celui-là.

SPANYIK doucement. — Ce balourd de paysan ? Peut-être pour le passe-temps, pas pour la carrière. Hant. N'est-ce pas, Terka ?

Terka entre avec la machine à café, suivie d'Irène et de Böske.

TERKA occupée au café. — Tu viens sûrement de débiter encore des méchancetés.

Elle lui ébouriffe ses cheveux clairsemés et lui donne un baiser sur le front. Gros porc !

SPANYIK. — Aie ! Ça recommence !

TERKA lève son verre. — A mon nouveau logement !

Lotti arrive de l'autre pièce et manifeste aussitôt un tempérament plein d'ardeur.

LOTTI. — Et au bonheur: puisse-t-il ne jamais abandonner la maîtresse de ces lieux !

SPANYIK. — Hourra !

GYURICZA. — Hourra, parfaitement !

Tous boivent, excepté Péss.

TOUS excepté Péss. — Hourra, hourra, hourra !

BÖSKE. — Musique !

IRENE. — Oh oui !

PLUSIEURS. — Musique; musique !

On va chercher des disques.

LOTTI. — Arrêtez ! Pas cette misérable musique de conserve ! La conductrice de notre libre agriculture, de notre libre élevage pend la crémaillère. Ce sont les accents de la musique populaire qui doivent la saluer.

IRENE. — Oh non, chère Lotti !

LOTTI. — Mais si ! Elle prend un pipeau et commence à jouer des airs populaires très dansants. En place ! Derrière moi ! Tous ! Un, deux, trois ... Lotti en esquissant des pas de danse et en jouant du pipeau fait le tour de la pièce et passe dans l'autre. Les autres suivent avec des sentiments partagés. Terka et Posa restent en arrière. De temps en temps on entend par la suite la flûte depuis l'autre pièce.

TERKA. — Viens un peu ici. Pourquoi n'as-tu rien bu ?

POSA. — Pas soif.

TERKA. — Quelque chose t'est resté sur le cœur ?

POSA. — C'est le premier soir où j'ai pu quitter le foyer de l'école. Je téléphone, tu me dis de venir, je cours comme un feu. Et qu'est-ce que je trouve ? Un rassemblement de gens que je ne connais pas.

TERKA. — Est-ce que je t'ai promis autre chose ? Je n'oublie jamais ce que j'ai promis. Tu crois que je n'aurais pas pu envoyer cent stagiaires à ta place ? Tu n'as jamais été un étudiant modèle.

POSA. — Je sais, je suis un paysan stupide...

TERKA le singe. — "... ce qui me donne le droit de jouer les offensés quand..." Mais mon garçon, qu'est-ce que tu crois ? Quand tu es retourné auprès de Lujsi, tu as maudit le jour où nous nous étions rencontrés. Est-ce que tu veux avoir un autre jour à maudire aussi plus tard ?

POSA. — Si tu avais dit à ce moment-là : "Reste..."

TERKA. — Mais je ne l'ai pas dit. Ni à toi ni à aucun autre. Jusqu'ici.

POSA. — Jusqu'ici... C'est vrai, Terka, ce qu'on murmure, que tu... ?

TERKA. — Que je me marie ? On raconte ça de tous les côtés. C'est même arrivé jusqu'à mes oreilles. Le Bon Dieu seul s'y retrouve. Et avec qui, on n'a pas su te le dire ?

POSA. — Non.

TERKA. — A moi non plus. Eh bien, attendons. Gentiment. Dani ! Toi ! Tu m'as toujours été attaché, tu vas continuer. Je peux compter sur toi et toi sur moi. Tant que tu restes auprès de moi, tu feras ton chemin en ce monde..

POSA après une courte réflexion. — Qu'est-ce que tu dirais ...

TERKA. — Si quoi ?

POSA. — Si je laissais les cours pour retourner au village ?

TERKA. — A la coopérative ?

POSA. — Ils ont besoin d'un président.

TERKA réfléchit, puis. — Non, pour l'instant Lujsi me suffit. Une C.P.A. insi-

gaifiante, qui s'en soucie ? Les conducteurs de moissonneuses: voilà les gens en vedette, je veux avoir là des hommes de confiance... Tu suis tes cours et c'est tout. Elle lève son verre : A la tienne !

POSA. — Santé... Ils boivent.

Spanyik revient.

SPANYIK. — Que je n'oublie pas, Terka: la présidente de l'"Unité" arrive tout de suite.

POSA. — Ma femme ?

SPANYIK. — Avec le vieux porcher.

POSA. — Comment sont-ils venus en ville ?

SPANYIK. — Ils sont venus chez moi. Je devais les interroger... A Terka. Il faut que je te dise encore un mot là-dessus entre quatre yeux... Ils ont réclamé dur comme fer de te parler. Je me suis permis de leur dire qu'ils pouvaient venir ici ce soir.

TERKA. — Regarde donc, Dani, ils sont peut-être déjà en bas.

Posa sort. Qu'est-ce qui se passe encore ?

SPANYIK. — Tu m'excuseras, tu es pour moi le coeur et le cerveau du conseil d'arrondissement. J'ai bien saisi ton intention. Mais... bref, le vieux porcher a encore une plainte contre lui à la police... Alors maintenant il faut que quelqu'un de plus haut placé que toi dise à son tour amen, sans ça c'est moi qui ne suis plus couvert.

TERKA après une courte réflexion, simplement. — Est-ce que le secrétaire du parti pour l'arrondissement te suffit ?

SPANYIK. — Le camarade Tatar ? Absolument. Comprends-moi bien: c'est seulement pour que je....

TERKA. — Le camarade Tatar sera là aujourd'hui.

Posa revient.

POSA. — Pas encore arrivés.

TERKA. — Je voudrais bien, Dani qu'on n'étale pas ici cette histoire de cochons morts.

POSA. — Camarade procureur, pourquoi avez-vous eu besoin d'interroger ma femme ?

SPANYIK. — Pure question de forme... Happy end garanti. Gagne l'autre chambre,

Entre Nyerges.

NYERGES. — Salut, Terka !

TERKA. — Féri !

NYERGES apporte une jolie cruche et des fleurs. — Pour ton nouvel appartement...

Regardant autour de lui. Très joli, compliments.

TERKA. — Merci mille fois. Quel bel objet...

NYERGES. — Terka, un vieil homme et une jeune femme te demandent en bas.

TERKA. — Ceux que tu as déjà vus au village ?

NYERGES. — C'est possible.

TERKA. — Dani !

Pósa s'en va rapidement. Terka emmène Nyerger dans l'autre pièce.

TERKA. — Je vais me débarrasser en vitesse de ces deux-là.

Nyerger passe dans l'autre pièce. Pósa entre avec Varró et Lujsi.

POSA à Lujsi, presque sur un ton d'excuse. — La fête d'inauguration, tu sais...

LUJZI. — Dis-moi seulement comment tu vas, Dani, ta santé...

VARRO. — Bien le bonsoir à tout le monde.

TERKA. — Approchez donc, père Gassi, viens, Louisette. Buvez un verre de vin avec nous.

VARRO. — Non, merci. Il faut que la tête reste claire. Il y aura encore le train à prendre cette nuit.

TERKA. — Un petit verre ne peut pas faire de mal.

VARRO à Lujsi. — Qu'en penses-tu, madame la présidente ?

Lujsi ne quitte pas Pósa du regard. Celui-ci lui tend un verre de vin.

LUJZI le prend. — Une gorgée... Elle boit un peu, avec un petit rire: ensuite, quand Pósa boit à son tour, elle vide son verre.

TERKA. — Eh bien, voilà...

VARRO vide son verre et claque de la langue. — Ce vin-là ne vient pas du magasin.

TERKA. — Directement du producteur. Prenez place, Père Gassi.

VARRO. — Volontiers. Nous avons de toute manière à parler tous les deux.

TERKA. — A condition que ça aille très vite. Les invités...

Ils s'assoient, seul Pósa est trop inquiet pour s'asseoir.

VARRO. — Dis-moi, Terka, mon ange, est-ce que ça va toujours continuer ainsi ? La police... le procureur... Jour après jour ?

LUJZI très émue. — Moi aussi ils m'ont fait venir, des questions, des interrogatoires.

VARRO. — Ça ne suffit-il pas, que mes cochons s'en aillent ?

TERKA. — Père Gassi, je vous ai dit que je ferais tout pour qu'il ne vous ar-

rive rien de sérieux. Mais je vous ai dit aussi autre chose: les pertes dans le troupeau de pores doivent cesser.

VARRO. — Aussi j'ai bien dit à mes cochons qu'ils doivent cesser de crever.

LUJZI. — Plus de pâtée, plus de paille, plus de transport... S'il fallait te faire le compte de tout ce qui nous manque, le train de minuit s'en irait sans nous. Qui peut nous venir en aide ? Le conseil d'arrondissement. Lui seul.

POSA. — Le conseil d'arrondissement n'aide que les C. P. A. propres

TERKA. — Pour le conseil, une C.P.A. débile, c'est un bonneau sans fond. Qui pourrait se décider à gaspiller les minces provisions de l'arrondissement là où elles passeraient inaperçues ?

VARRO. — Alors que devons-nous faire ? Les bêtes meurent.

TERKA. — Attendre, tenir le seup, ne pas se faire remarquer.

VARRO. — Attendre que la charogne pue jusqu'au ciel.

TERKA. — Eh, est-ce qu'il faut tout vous raconter de A jusqu'à Z? Aujourd'hui le secrétaire du parti pour l'arrondissement va venir me voir.

LUJZI. — Le camarade Tatar ?

TERKA. — Oui. Bon, je vais vous révéler quelque chose, père Gassi. Vous ne le chanterez pas sur les toits. Il est tout à fait possible que le camarade Tatar monte bientôt un échelon.

POSA. — Au comitat ?

TERKA. — Au comitat. Et peut-être quelqu'un avec lui.

VARRO. — Toi ?

TERKA fait signe que oui.

LUJZI. — Oh...

TERKA. — Si j'entreprends maintenant quelque chose de nouveau à l'arrondissement, on demandera: pourquoi avoir attendu si longtemps ? Mais si je suis au comitat, je peux immédiatement laver la tête à l'arrondissement: pourquoi laissez-vous la C.P.A. "Unité" dépérir sans l'aider ?

POSA. — C'est juste.

VARRO. — Mais en attendant ?

LUJZI. — Ce n'est pas tout, Terka. L'"Unité" a besoin d'une nouvelle direction.

TERKA. — C'est toi la présidente; que veux-tu de plus ?

LUJZI. — Mais justement je ne fais pas l'affaire là-bas.

VARRO. — Je peux te les compter, ceux qui seraient bien à ce poste.

TERKA. — Est-ce que vous voulez aussi de l'avancement, père Gaszi ?

VARRO. — Oui. A présent, je suis un gardien de cochons morts. A l'avenir je voudrais être gardien de cochons vivants. C'est ça, l'avancement que je veux.

TERKA. — Bon, eh bien tout est clair. Vous deviez prendre le train ?

LUJZI. — Dani ?

POSA regarde sa montre. — Il y a le temps.

TERKA. — Mangeriez-vous quelque chose, mes chers amis ?

VARRO. — Penses-tu !

Dans l'autre pièce on entend scander joyeusement en chœur :

Terka, Terka, Terka !

TERKA. — Mes invités. Là, vous voyez, c'est mon autre pièce. Cela vous étonne peut-être: une femme, toute seule dans deux pièces pareilles...

VARRO. — M'étonner ? Moi ? Non enfant, j'avais autrefois mes entrées chez monsieur l'intendant du domaine...

Terka et Varró vont vers l'autre pièce.

LUJZI après un court silence. — Tu ne dis rien ? Je suis simplement venue...

POSA. — Comme tu devais venir en ville de toute façon...

LUJZI plus près. — Dommage que je sois obligée de repartir si vite.

POSA lui caresse maladroitement les cheveux. — Je viendrai samedi en huit.... et la petite ?

LUJZI. — Ah, tu devrais la voir.

POSA. — Y a-t-il encore à boire dans cette bouteille ?

LUJZI lève la bouteille. — Un plein verre. Pour toi. Elle verse. Bois, chéri.

POSA vide son verre. — Je peux encore aller en chercher à la cuisine.

LUJZI. — Est-ce que je peux aller avec toi ? Juste un instant...

POSA. — Viens.

Posa suivi de Luisi s'en vont dans la cuisine. Nyerges, Böske et Irène arrivent de l'autre pièce.

NYERGES. — Comment sera notre matinée demain, Böske ?

Böske avec sèle, Nyerges exerce un grand prestige sur elle comme homme et comme chef. A neuf heures la diffamation, à neuf heures et demie le divorce puis les affaires criminelles: à dix heures le détournements de fonds, à dix heures et demie l'homicide par imprudence...

IRÈNE. — Est-ce l'affaire où nous devons aussi être entendus ?

NYERGES. — Oui. Böske, est-ce que ce directeur est revenu ? Il doit se présenter comme témoin, s'il a quelque chose à dire.

BÖSKE. — Je le lui ai dit tout net.

NYERGES à Irène. — Est-il vrai que vous nous quittez ?

IRENE. — J'aime tant apprendre ! J'ai toujours honte quand je ne sais pas quelque chose que les autres savent. Tout dernièrement j'ai encore ouvert des yeux ronds en entendant les mots "Impérial et Royal"...

BÖSKE. — Je dis qu'elle devrait apprendre aussi l'histoire.

NYERGES à Böske. — Où êtes-vous arrivée dans l'histoire mondiale ?

BÖSKE. — J'en ai fini avec les Romains.

IRENE. — C'est long, l'histoire mondiale.

NYERGES. — Penses-tu, mesdemoiselles : jusqu'à ce que l'homme ait fait assez de progrès pour... Préparer un délicieux moka, mais n'en offrir au juge d'arrondissement que l'arôme...

BÖSKE. — Hé là mon Dieu... Camarade Nyerges ! Voici une tasse, il est encore bien chaud... Buvez-en deux tout de suite, comme vous avez l'habitude... Vous devez être bien fatigué.

NYERGES boit l'une après l'autre deux tasses de café. — Merci... Et qu'est-ce qui vous a le mieux plu chez les Romains ?

BÖSKE aussitôt. — Cincinnatus.

IRENE. — Cincinnatus ? Qui était-ce ?

BÖSKE. — Un cadre qui a eu de l'avancement... Alors qu'il était un cultivateur en activité, on l'a nommé chef de l'armée, ~~et~~ il a vaincu et il est retourné à la charrue.

IRENE. — C'est vrai, ça ?

BÖSKE. — Cela s'est passé à Rome, en 458 avant notre ère.

IRENE. — A peine croyable.

NYERGES. — Qu'il ait eu de l'avancement ?

IRENE. — Qu'il soit revenu.

BÖSKE. — Ha, ha. Doucement, avec quelque ironie. Demandez un peu à notre Terka si elle reviendrait au village. Piocher, désherber, ôter le fumier du poulailler.

IRENE. — Terka n'a rien à craindre de ce genre.

BÖSKE. — Sûrement. Mais si... Ne vous moquez pas de moi, camarade Nyerges...

NYERGES sérieux. — Je n'y pense même pas. Cincinnatus... C'est un million de

Cineinnatus qu'il nous faudrait... Au plus profond de nous-mêmes nous désirons nous changer en véritables Cineinnatus.

IRENE. — Ah ! Eh bien ce serait du joli si chacune de nous se fichait pas mal de devenir officier de police ou de rester emballeuse à la savonnerie.

BÖSKE. — Non, ça ne donnerait rien de bon non plus. Vous voyez comme c'est difficile.

NYERGES sérieux. — Oui, c'est très difficile.

De la cuisine, arrivent Posa et Lujzi. Ils apportent du vin et des verres.

IRENE. — Oh, Lujzi !

LUJZI. — Où est le père Cassi ? Nous avons encore le temps, Dani ?

POSA regarde sa montre. — Mais oui.

De l'autre pièce arrivent Varro avec Spányik, Gyuricza et Lotti.

SPANYIK. — Encore un petit verre ?

VARRO. — Non, non. Cela suffit.

LOTTI trempe ses lèvres dans son verre. — Mais quelle saveur... Un régal....

VARRO. — Si c'était permis, je déferais un peu les boutons de mon manteau. Il fait bien bon dans la pièce.

GYURICZA. — Bien sûr, sans cérémonies.

Varro enlève son paletot court et le passe sur ses épaules.

IRENE. — Père Cassi, vous ne me reconnaissez plus ?

VARRO. — Et vous voilà maintenant en habits de jeune fille ? Bonsoir mon ange.

LOTTI. — Il y a une chose qu'il faut me dire, père Cassi... Asseyez-vous donc...

ici... Elle oblige Varro à s'asseoir et s'assoit à ses pieds. Est-ce que vous faites aussi des sculptures sur bois ? Je veux dire: de l'art populaire ? Enfin vous voyez: activités populaires, travail pastoral, folklore.

VARRO. — Quoi ? Non, chère madame... Juste le nécessaire. Si madame pense aux jolies petites choses que beaucoup de bergers découpent à la pointe du couteau, sauf votre respect je ne sais pas les faire. J'en ai connu un, quand j'étais encore un blanc-bec, il savait faire cela.

LOTTI. — Mais alors à quoi tuez-vous le temps, père Cassi ? Je veux dire, comment organisez-vous vos loisirs ?

VARRO. — Je réfléchis, madame. Nous autres bergers, nous réfléchissons beaucoup. Surtout quand on a un travail qu'on ne peut pas mener à bien sans réfléchir. Je veux dire le travail du gardien de porcs. Il ne peut pas se laisser vi-

vre sans faire travailler sa cervelle, comme font les gardiens de moutons, ceux-là se moquent que les choses aillent ainsi ou autrement. Le chien ne pense pas à notre place, chère madame, nous n'avons que des corniauds, sauf votre respect, de gros chiens de garde pas mûlins, nous n'avons pas ces chiens de bergers intelligents, qui ont souvent plus de sens que leurs maîtres. Moi, tenez, j'ai un petit basset noir, il s'appelle Bogár, je ne le donnerais pas pour tout l'or du monde.

LOTTI. — Et pourquoi, père Cassi ?

VARRO. — Nous avons confiance l'un envers l'autre: voilà.

LOTTI. — Bogár et vous ?

VARRO. — Moi et Bogár.

LOTTI. — Ravissant. Et à présent, père Cassi, à présent je vous supplie au nom de notre Maison de la Culture, de tout mon coeur, répondez-moi: peut-être connaissez-vous quelques-unes des chansons qui sont nées précisément parmi les gardiens de porcs ? Je veux dire des chansons de bergers, tirant leur thématique de l'élevage des porcs.

VARRO. — Des chansons de bergers. Il réfléchit. Et c'est permis, ici dans cette chambre ?

LOTTI. — Bien sûr ! N'est-ce pas, Terka ?

TERKA. — Naturellement, chantez donc, père Cassi.

VARRO après une longue réflexion. — Cela ne va pas.

LOTTI. — Pourquoi donc ?

VARRO. — Toutes tant qu'elles sont, elles sont inconvenantes. Les paroles, je veux dire.

LOTTI. — Mais ça ne fait rien. C'est charmant ! Folklorique !

VARRO. — Non, non, après on parlera du porcher dans la belle chambre.

LOTTI. — Eh bien, dansez !

BÖSKE. — Oui, dansez.

GYURICZA. — Un porcher qui ne sait pas danser, ça n'existe pas.

LOTTI. — De la danse de bergers ! De la danse de bergers !

Lotti accroupie aux pieds de Varró, commence à jouer des airs à danser sur sa flûte. Varró se lève.

VARRO. — Eh bien, madame la présidente ?

LUJZI qui buvait jusque-là son vin par gorgées, d'un air songeur, jette un regard à son mari en souriant:—Je peux ?

POSA avec quelque embarras. — Mais oui... pourquoi pas ?

Varro entame une vieille danse de bergers: il reste sur place, ses mouvements sont calmes et sobres. Luisi, ainsi encouragée, participe franchement

LOTTI. — Ravissant !

TERKA. — Impossible de rester spectateur.

Terka se joint à eux d'un saut; elle et Luisi dansent, tandis que Varro reste presque immobile, tout en demeurant le centre de la chorégraphie. Lotti joue de la flûte. Tous les autres regardent avec plaisir et envie. Entre doucement le secrétaire du parti pour l'arrondissement Sandor Tatar. Bel homme vigoureux aux traits marqués, âgé de près de soixante ans. Il fait signe qu'on ne s'interrompe pas, mais on le remarque peu à peu et la danse s'arrête.

TERKA. — Vous voilà enfin ! Soyez le bienvenu.

TATAR. — Je ne voulais pas déranger la danse.

LOTTI. — Du folklore, camarade Tatar... la danse de notre peuple laborieux.

TATAR. — Dommage que vous cessiez.

TERKA. — Laissez d'abord le camarade Tatar manger tranquillement un morceau et boire une gorgée.

Terka voudrait emmener Tatar à l'écart, mais celui-ci serre la main successivement à tous les invités.

TATAR reconnait Luisi, puis également Posa. — La camarade Posa de la C.P.A. "Unité" ? Le camarade Posa.

VARRO. — Et le père Gaszi, le procher.

Tatar tend la main à Varro.

Les deux vieux que nous sommes, camarade secrétaire, devraient s'asseoir ensemble dans un coin et discuter comme il convient à propos de mes cochons

TERKA. — Et moi ? Je suis trop jeune pour être admise ?

VARRO répond à Terka tout en restant entièrement tourné vers Tatar. — Quelle idée !

TATAR l'air soucieux. — Ils disparaissent ?

VARRO. — Oui.

TATAR avec un soupir. — Alors il faut que nous discutons vraiment l'affaire.

VARRO. — Quand ?

TATAR. — Je viendrai chez vous. Il note dans son calepin.

VARRO. — Sinon, c'est le père Gaszi qui viendra, sans être prié.

TATAR. — Je viendrai là-bas avant.

Les deux hommes se serrent la main.

TERKA. — Prenez un verre de vin... Père Gaszi, je veux parler en tête-à-tête

avec le camarade Tatar.

Les invités se retirent dans l'autre pièce. Terka et Tatar restent seuls dans la pièce. Terka ferme la porte.

Vite, Sandor, racontez-moi tout ! Qu'est-ce qu'il y avait à la direction du comitat ? Avez-vous été convoqué pour cela ?

TATAR. — Pour cela... ?

TERKA. — Pour notre promotion au comitat ?

TATAR après un silence. — Chère enfant !.... Je suis un vieil homme... Tu as grandi sous ma protection... J'ai pris soin de toi. Je ne connais rien aux femmes, ma vie ne s'est pas orientée de ce côté... La vie d'un révolutionnaire....

TERKA. — Quelles nouvelles au comitat?... Vous n'êtes pas vieux, vous êtes encore vert... Quelles nouvelles au comitat ? Vous a-t-on convoqué pour cela ?

TATAR. — Non.

TERKA. — Pour quoi d'autre ?

TATAR. — Le cheptel. C'est dans notre arrondissement que les pertes sont le plus élevées.

TERKA. — Qui dit cela ?

TATAR met un papier sur la table. — La statistique.

TERKA. — C'est pour cela qu'on vous a convoqué ?

TATAR. — Oui.

TERKA. — Rien que pour cela ?

TATAR. — Oui.

TERKA après un silence, nerveuse. — Et à présent je ne vous plais plus ? A cause du cheptel ? A présent vous ne voulez plus de moi, parce que mes statistiques ont mauvaise mine ?

TATAR. — Cher enfant... petite fille... ma petite fille...

TERKA. — A présent je ne suis plus la fleur enchantée éclose sur le sol natal ? Parce qu'une fois j'ai subi un échec ?

TATAR. — A la minute présente comme à chaque minute qui l'^aent précédée, je suis, j'étais prêt à t'épouser. Finissons-en avec les cachotteries. Surtout maintenant !

TERKA. — Surtout pas maintenant ! Devenir la femme d'un héros de notre mouvement....

TATAR. — Oh là là !

TERKA. — Je sais que vous n'aimez pas cela. Oui, c'est un honneur que n'a pas encore mérité Oszkó Terka. Je vous ai promis une femme auréolée de succès.

TATAR l'embrasse. — C'est toi que je veux. Toi, pas tes succès.

TERKA se délivre. — Assez ! Vous voulez être un vieil homme ? Soyez à mes côtés pour m'aider à devenir digne de vous. En attendant, il faut que je me débrouille toute seule. Après un temps de réflexion. Et je me débrouillerai toute seule. Encore un temps. Je m'arrangerai. Si l'on ne veut pas que ce soit de cette manière, soit, je m'y prendrai autrement.

TATAR. — Qu'est-ce que tu penses faire ?

TERKA ne répond rien, ses réflexions sont terminées, elle ouvre violemment la porte de l'autre pièce. — Lujzi ! ... Lujzi, mon enfant...!

TATAR. — Ne prends pas la chose trop à la légère, ma chérie.

TERKA impatiente. — Lujzi, je t'appelle !

Lujzi arrive en hâte.

LUJZI. — Oui, Terka ?

TERKA. — Tu ne repars pas cette nuit. J'ai besoin de toi demain. Tu m'entends ?

LUJZI. — Oui, Terka.

TERKA. — J'ai besoin de toi demain. Tu peux aller dormir avec Dani au foyer de l'école.

LUJZI n'entend que ce mot. — Je peux aller avec lui ?

TERKA. — Le propriétaire vous donnera une chambre; je lui dirai ce qu'il faut.

LUJZI. — Oui ... Terka.

TERKA. — Varró... Varró retournera tout seul chez lui. Je le ferai conduire à la gare.

TATAR. — Je dois m'en aller maintenant, Terka.

TERKA à Lujzi. — C'est tout.

Lujzi sort en hâte.

TATAR. — Je m'en vais, mon enfant.

TERKA. — A demain, au conseil d'arrondissement.

TATAR. — Ne passeras-tu pas auparavant chez moi ?

TERKA. — A demain au conseil... Pas d'affaires personnelles tant que...

TATAR. — Bon, au conseil... Il sort.

TERKA appelle. — Spányik ! Plus fort. Spányik !

Rideau .

II

Le bureau de Terka. Impersonnel, sans prétention. Portraits officiels au mur. Terka arrive plongée dans ses réflexions, s'assoit à sa table de travail, essaie de téléphoner mais n'obtient pas la communication.
Entre Nerges.

NYERGES. — Bonjour, Terka. Je n'ai pas voulu te déranger plus tôt. Que puis-je faire pour toi ?

TERKA vient au-devant de lui. — Je suis et je reste une paysanne, qui saute du lit au chant du coq. Salut, vieux Féri. J'ai besoin de ton conseil.

NYERGES. — A neuf heures commencent les débats. J'espère que tu ne veux pas intervenir aussi dans l'homicide par imprudence...

TERKA. — Mais pas du tout.

NYERGES. — Cela me rassure. Il y a tant de gens qui essaient de faire jouer toute espèce d'influence.

TERKA. — C'est le Parti et l'Etat qui t'ont installé dans ton fauteuil de juge.

NYERGES. — Justement.

TERKA. — Ce qui me tracasse, c'est l'état du cheptel. Une négligence... mais une négligence inouïe s'est répandue parmi les responsables des animaux.

NYERGES. — Malheureusement la loi ne plaisante pas là-dessus.

TERKA. — N'est-ce pas ? Quel réconfort j'éprouve toujours en parlant avec toi. Tu prononces le mot qui m'est le plus nécessaire. La loi. Crois-moi; je pense exactement comme toi; tu es bien trop petite, Terka, la loi est faite pour agir à ta place.

NYERGES avec un léger sourire. — Tu te fais du souci à cause du vieux percher. C'était un ami intime de ton père, tu as bien dit cela un jour.

TERKA. — Oui, ils se sont connus.

NYERGES. — Bon, ceci pour te rassurer, Terka: je ne sais toujours rien de cette affaire.

TERKA. — Tu vas bien être obligé de t'en occuper.

NYERGES. — Il est naturel que tu fasses un peu de sentiment.

TERKA. — Naturel, n'est-ce pas ? Mais déplacé quand même.

NYERGES. — Alors que puis-je faire pour toi, Terka ?

TERKA. — Jamais je n'ai fait du mauvais travail. Il y a quelque chose dans ma façon d'attaquer une tâche qui plaît aux camarades dirigeants. Tu ne trouves pas ?

NYERGES. — Ecoute seulement ta conscience, Terka.

TERKA. — Ma conscience. Certainement. De ta part, c'est bien de me dire ça. Le seul homme à qui j'ai fait du mal dans ma vie.

NYERGES. — Je ne me sens pas lésé.

TERKA. — Je sais. Et je te demande, Péri, à toi justement, de mener désormais avec moi une lutte impitoyable contre tous ceux qui traitent avec négligence et déloyauté le bien du peuple. Pas de sentiment. Rien que la loi.

NYERGES. — Entendu, mais je ne comprends pas la volte-face.

TERKA. — Une volte-face ? Jamais. J'ai toujours voulu que mon arrondissement soit le premier dans le comitat. Si je ne peux pas être la première dans l'élevage, je veux du moins être la première dans le combat contre tous ceux qui déciment le cheptel. Le comitat va apprendre à me connaître sous un jour nouveau. Ni le Parti ni l'Etat ne seront déçus par moi. Mais toi, Péri, ne me laisse pas tomber. Quand l'affaire viendra sous tes yeux, il faut que tu exerces la rigueur de la loi, que tu écarteres tout sentiment...

NYERGES. — Je ne serai sûrement pas sentimental, Terka.

TERKA. — Merci. Je ne veux rien de plus. Tu peux te reposer sur Terka, comme je me repose sur mon Péri.

Spanyik ouvre la porte.

SPANYIK. — Est-ce permis ? Ça vaut-il mieux s'éclipser ?

TERKA. — Mais non. Procureur, juge... qui manque encore ?

SPANYIK. — Le bourreau.

TERKA. — Horreur !

Silence.

Aimablement. Cigarettes bulgares ?

SPANYIK. — Voyons ça.

NYERGES. — A neuf heures les débats... Il faut que je m'en aille.

SPANYIK. — Nous nous verrons à dix heures.

TERKA. — Péri... Je te remercie.

NYERGES. — Et de quoi ? Il sort.

Courte pause.

TERKA. — Assieds-toi.

Ils fument. Silence.

SPANYIK. — Alors ?

TERKA. — Alors ? Pas fermé l'oeil de la nuit, la cervelle rompue...

SPANYIK. — Résultat ?

TERKA. — La confiance du parti m'a placé à un poste modeste mais non négligeable. Je n'ai pas le droit de faire du sentiment... la loi... As-tu réfléchi un peu à notre conversation d'hier ? Que dois-je faire ? Donne-moi un conseil, à la fin.

SPANYIK. — Moi ?

TERKA. — Toi.

SPANYIK. — A toi ?

TERKA. — A moi.

SPANYIK. — Ma belle enfant, je ne fais pas partie des cadres, que le Bon Dieu a fabriqués à ses moments de bonne humeur. Je suis un intellectuel de la vieille école. Sans parti. Autant dire un phénomène parmi les procureurs de notre beau pays... Mais je me dévoue à ce régime, je le sers avec zèle. Ce n'est pas moi qui l'ai inventé, mais puisqu'il est là, je n'ai pas l'intention dans ma courte vie d'en servir un autre. Seulement, mes bons amis, je suis en droit d'attendre au moins que vous me disiez chaque fois clairement: virage par ici, Spányik, et puis virage par là. En matière politique, j'entends. Mes enfants, si personne ne me donne le la, je ne peux pas chanter dans votre chorale. Le fil directeur, mes petits lapins, il me faut le fil directeur, sans ça je me fatigue de tout le fourbi, je vais à Budapest et je dis aux plus huppés des camarades là-haut...

TERKA. — Tu ne crois pas toi-même à ce que tu racontes, Spányik.

SPANYIK. — Je ne peux pas faire état comme Féri Nyerges de parents mineurs de fond. Activités révolutionnaires clandestines, néant. Mon père était employé aux hypothèques dans un trou perdu sous la monarchie. Fonctionnaire. Que ma famille se soit serré la ceinture autant que la sienne, ça compte pour zéro... Alors je déclanche la procédure contre le vieux ou non ?

TERKA. — Qu'est-ce que tu penses ?

SPANYIK. — Je ne pense rien du tout.

TERKA. — Le cheptel national est menacé. Le parti et le gouvernement ont placé cette question au premier plan de l'actualité. Les opinions personnelles doivent s'effacer. Tu sais quel sacrifice cela représente pour moi, il s'agit du meilleur ami de feu mon père. Et pourtant...

SPANYIK. — Article deux cent soixante-douze du code pénal.

TERKA. — Cela signifie ?

SPANYIK. — Crime contre l'approvisionnement public.

TERKA. — Quelle peine est prévue ?

SPANYIK. — A combien se monte le dommage ?

TERKA. — Lujzi fera le compte. Cela va chercher dans les vingt mille.

SPANYIK. — Et l'idylle avec le koulak comme circonstance aggravante. Qu'est-ce que Nyerges a dit ?

TERKA. — Je ne lui ai pas demandé.

SPANYIK. — Tout bien pesé, si nous lui mettons sur le dos un petit huit, nous nous montrerons bons princes.

TERKA. — Huit mois ?

SPANYIK. — Huit ans.

TERKA épouvantée. — Au père Gaszi ? Huit ans ?

SPANYIK. — A condition naturellement qu'il soit clairement reconnu comme l'unique responsable de la grande mortalité porcine.

TERKA après un court silence. — Bien sûr que c'est lui. Ça se verra clairement. Et qui d'autre cela pourrait-il être ?

SPANYIK. — Alors huit ans. Ou même, si Féri s'y emploie pour de bon, dix ans.

Courte pause.

Trouves-tu que cela fait trop ?

TERKA se fait, puis. — Ce n'est pas toujours facile de faire son devoir.

SPANYIK. — Crois-tu que le mien soit un jeu d'enfant ? Donne-moi encore une de tes bulgares.

TERKA. — Prends.

Ou frappe.

Terka qui était de nouveau plongée dans ses pensées, sursaute.

Qui est-ce... qui est là ?

Entrent Lujzi et Pósa.

POSA. — Nous devons venir à neuf heures.

TERKA sans force. — Vous deviez venir à neuf heures...? Se ressaisissant tout d'un coup. C'est bon. J'aime les gens ponctuels. Embrasse Lujzi. Bonjour Louissette. Alors, on vous a bien logés ? Vous avez été tranquilles ? J'ai engueulé comme il faut le propriétaire.

LUJZI pleine de reconnaissance pour la nuit qu'elle a passée. — Merci, tout était... très bien...

TERKA. — Tu vois, et tu étais déjà disposée - allez, la main sur le coeur - tu étais toute prête à penser: ah ! cette Terka...! Asseyez-vous, prenez

- une cigarette, Dani, ce sont des bulgares. Lujzi, mon chou, peux-tu me calculer comme ça à combien se montent les dégâts dans votre coopérative ?
- SPANYIK. — Je peux peut-être déjà prendre le large ?
- TERKA. — Attends, Lujzi en a pour une seconde. Alors: à combien se monte le dommage que le vieux porcher a causé à la coopérative ?
- LUJZI. — Il faut que je fasse le compte ?
- TERKA. — Oui.
- LUJZI. — Pourquoi ?
- TERKA. — On en a besoin pour le procès.
- POSA. — Est-ce qu'on va nous faire un procès ?
- TERKA. — Non, c'est vous qui allez faire un procès.
- SPANYIK. — Moi, je soutiendrai l'accusation au nom de l'Etat; la coopérative "Unité" se portera partie civile.
- LUJZI. — Nous allons accuser le père Gaszi ? Nous ? Le père Gassi ?
- POSA. — Ce n'est pas possible, Terka.
- SPANYIK. — Il est admissible et même louable qu'un président de C.P.A. protège l'un de ses membres — tant que les choses peuvent aller.
- TERKA. — Jusqu'au moment où il s'aperçoit qu'il est lui-même en cause.
- LUJZI. — Moi... en cause ?
- SPANYIK. — Article deux cent soixante-douze du code pénal. Paragraphe deux.
- LUJZI. — Qu'est-ce que c'est ?
- SPANYIK. — Crime contre l'approvisionnement public.
- POSA. — Ne menacez pas cette femme, camarade procureur. Vous ne voyez donc pas quelle mine elle a déjà ? Pâle comme une morte.
- TERKA. — Mon Dieu, je ne me sens pas non plus très à l'aise. Mais le devoir... Nous sommes au premier plan de l'actualité.
- LUJZI après une courte pause, pour elle-même. — Il l'avait dit, il l'avait prédit, que ça finirait ainsi...
- SPANYIK. — Parce qu'il savait bien ce qu'il avait sur la conscience.
- TERKA. — Louissette, tu vas à présent rentrer chez toi, tu vas convoquer le comité de direction et faire révoquer par la voie disciplinaire Varré de son poste de porcher. Ensuite tu proposeras son exclusion de la C.P.A.... On n'exigera pas de toi que tu traînes devant le tribunal un membre de ta propre coopérative.
- SPANYIK. — Est-ce qu'il a apporté de la terre, du bétail à la coopérative ?

LUJZI. — Non.

SPANYIK. — D'autant plus facile.

POSA. — C'est Rosi, sa femme, qui reste sur ses trois arpents.

SPANYIK. — Caractéristique. Il note.

TERKA. — Dani sera auprès de toi. Il ira te voir samedi, il pourra rester là-bas aussi longtemps qu'il le faudra.

POSA. — Mais enfin, un homme comme Gáspár Varró, on ne peut tout de même pas le... je ne sais pas comment appeler cela.

TERKA. — On ne peut pas ? On doit ! Regardez ! Elle jette sur la table la statistique qu'elle a reçue la veille. Les statistiques. C'est dans notre arrondissement qu'il meurt le plus de bêtes. Vous comprenez cela ? Dans notre arrondissement ? L'Etat et le Parti ont le droit d'exiger de nous des actes.

POSA. — Bon, alors aidons le vieux à sauver ses cochons, et puis après...

TERKA. — Oui, sauver ! En attendant, c'est moi..., c'est l'arrondissement, oui, qu'il faut sauver. Après, bien sûr, nous pourrons...

LUJZI blême, doucement. — Si cela se termine mal... Dani, je ne sais pas... je ne sais pas moi-même ce que je ferai... ce que je me ferai...

TERKA. — Si cela se termine mal ? Laisse, c'est mon affaire. Doucement, sérieusement, mais avec énergie. Vous êtes politiquement des gens conscients. Et il y a quelque chose qui s'appelle discipline. Si des gens doivent savoir ce que ça veut dire, la discipline, c'est nous. Vous et moi.

LUJZI inquiète. — Dani n'a jamais été contre la discipline....

POSA. — Lujzi encore bien moins...

SPANYIK. — Je pense que maintenant je peux m'en aller.

TERKA. — Maintenant tu peux t'en aller.

Rideau.

III

Dans la maison de Rozi Varro. Petite cuisine pauvre et démodée avec un lit. Rozi seule, elle verrouille la porte pour la nuit.

ROZI. — Eh bien ! Voilà encore une journée qui se termine... Mais qui fait ce raffut par-là ?... Veux-tu ficher le camp, sale matou ! Avec tes pattes dégoûtantes sur mon édredon tout propre, hein ? Je te l'ai répété vingt fois lave-toi d'abord sur le banc près du poêle, et puis tu pourras venir me retrouver dans le lit. Mais toi... tu n'en fais qu'à ta tête, vilaine bête espèce de... Quand tu as bien cherché femme aux alentours et que tu rentres de vadrouille, crotté jusqu'aux oreilles, hop-là sur le lit pour dormir tout ton soûl. Mais après minuit commence la grande toilette... Vas-tu t'en aller de là, grosse brute, tu m'as déjà sali l'édredon... Ah ! Ne te fâche pas, ne te faufille pas dehors... Il faut bien qu'il y ait un de nous deux qui reste pour que l'autre l'entende respirer la nuit... Elle rit. Sais-tu que souvent même tu ronfles ?... Oui monsieur...

On frappe à la vitre de la fenêtre.

Bon ! Est-ce que la journée n'est pas finie, à la fin ?

LUJZI dehors. — C'est moi, Lujzi, la femme de Pósa. Ouvres-moi, tante Rozi !

Rozi pousse le verrou et fait entrer Lujzi.

ROZI. — Ça alors !

LUJZI. — Bonsoir, tante Rozi.

ROZI. — Dieu te garde, mon enfant. Mais qu'est-ce que tu as ? On dirait une somnambule.

LUJZI. — Oh, j'ai eu si peur... L'arbre... Le grand arbre crochu, celui où Lisi Weiss s'est pendue... En marchant je l'avais complètement oublié... Et puis tout d'un coup il était là, dans le clair de lune... Je pourrais avoir un peu d'eau ?

ROZI. — Veilà, sers-toi.

Lujzi boit.

Qu'est-ce qui t'amène ?

LUJZI. — En fin de compte vous êtes la femme du père Gassi.

ROZI. — Sur le papier seulement.

LUJZI. — Le père Gassi est en danger.

ROZI. — Qui... qui lui veut du mal ?

LUJZI. — Moi.

ROZI après une courte pause. — Bon, défais ton foulard, calme-toi, et pais parle, mais de façon qu'on te comprenne.

LUJZI. — Nous venons de la chasser de son emploi. Nous allons l'exclure de l'"Unité".

ROZI. — Pourquoi ?

LUJZI. — Sur ordre.

ROZI. — Quel mal a-t-il fait ?

LUJZI. — Demandez ce que nous avons fait de mal. Ce que j'ai fait de mal, moi.

ROZI après une courte pause. — Bon, on va le chasser. Il reviendra à la maison: c'est la sienne. Il y a de la place, il logera ici.

LUJZI. — Tante Rosi ! Le père Gaszi logera ailleurs. On lui fait un procès. Il sera condamné, mis en prison !

ROZI. — Gaszi ?

LUJZI. — Un avocat... il faut que vous preniez un avocat... pour le défendre au tribunal... Je vous donnerai tout l'argent que j'ai. Prenez un avocat de la ville. Elle défait le noeud de son mouchoir. Tenez, je l'ai apporté.

ROZI jette un regard sur l'argent. — La présidente. C'est tout ce qu'on peut mettre de côté quand on est présidente ?

LUJZI. — Oui.

ROZI. — Et ton homme ? Est-ce qu'il sait que tu m'apportes en cachette ton argent pour que je prenne un avocat — contre toi-même ?

LUJZI. — Il n'est pas à la maison.

ROZI. — Encore une fois ?

LUJZI. — Oui, je pensais bien qu'il allait pouvoir rester près de moi. Non. On lui a permis d'attendre que j'aie signé les papiers dont elle avait besoin.

ROZI. — Tu peux reprendre ton argent. J'en ai plus que toi et j'en aurai encore davantage. Je vais vendre des poules, des oies. Evidemment je ne pourrai pas tout liquider, sans ça avec quoi je le nourrirai quand il reviendra ? Mais je vais trouver de l'argent. Je connais quelqu'un qui m'en donnera. Oui, pour ça il en donnera sûrement.

On frappe à la fenêtre.

Rosi regarde dehors. Je te le disais bien. Elle pousse le verrou. Vous sachiez encore le chemin de chez moi ?

Entre Kova.

KOVA. — Bonsoir. Tiens, une visite ?

LUJZI. — Je m'en vais.

KOVA. — Pourquoi ça ? C'est à cause de moi que madame la présidente veut se retirer ? Pour qu'on ne la voie pas avec le koulak ? Je lui suggère de rester. Ça peut vous être utile, ce que je vais dire ici.

LUJZI. — Qu'est-ce que vous pouvez bien vouloir me dire, monsieur Kova ?

KOVA. — Est-ce que Rozi sait déjà le mal que vous avez fait au père Gassi ?

ROZI. — Je le sais.

KOVA. — Il faut que tu prennes un avocat, Rozi.

ROZI. — Ça aussi, elle me l'a dit.

KOVA. — C'est vrai ? Tant mieux. Pour l'argent il ne faut pas te faire de bile. Je pourrai encore payer un avocat... pour mon frère de lait. Même le meilleur de la ville, il en faut un qui connaisse les chemins de traverse. Mais ça, ce n'est pas le plus important.

ROZI. — Ce n'est pas le plus important ?

KOVA. — Non. Et justement c'est très bien que madame la présidente soit venue ici. Savez-vous, ma petite Louise, ce n'était pas bêtement imaginé, je dois le reconnaître.

LUJZI. — Quoi donc ?

KOVA. — Faire expier à un seul le mal que plusieurs ont commis. Jésus-Christ n'a pas fait autrement. A ceci près qu'il est devenu rédempteur de son plein gré et non par force.

LUJZI. — Que voulez-vous dire ?

KOVA. — Simplement ceci : la rémission sera de courte durée. Les cochons vont continuer de crever, même pendant que Gassi fera ses années de prison. Alors il faudra naturellement punir le suivant; et comme ça vos cochons morts dévoreront l'un après l'autre les porchers vivants. Et pas seulement les porchers. Une fois ce sera celui-ci, une autre fois celui-là.

LUJZI. — C'est bien possible, mais qu'avez-vous à voir là-dedans ?

KOVA. — Quand on est soi-même dans le pétrin, on a toujours quelque chose à voir avec celui qui tombe dedans. Il y a deux moyens de sortir de cette mélasse. Ou bien ces gens qui vous dirigent, Terka et tout ce monde-là, vont se changer et seront capables de vous aider; mais ça n'arrivera jamais, parce que... parce que votre affaire n'est pas leur affaire. Voilà. Ou bien un beau jour madame la présidente de la C.P.A. "Unité" arrive chez moi - discrètement, peut-être même sous le manteau de la nuit. Elle arrive

donc et me déclare: "Collègue Kova, vous êtes ce que vous êtes, impossible d'embellir le tableau. Mais vous vous débrouillez toujours, collègue Kova, pour acheter la nourriture de vos bêtes quand il vous en faut, le dernier qui dispose de moyens de transport au village, c'est encore vous, et si vous avez besoin de vaccin pour vos porcs, on vous en apporte chez vous la nuit. Ajoutez que quand vous voulez vendre vos cochons, vous en obtenez toujours le prix le plus élevé. "

LUJZI. — Pourquoi me dites-vous cela ?

KOVA. — Ce n'est pas moi qui vous dis cela, mais vous qui me le direz, si vous voulez trouver un jour le bon filon. Et puis vous me direz encore: "Monsieur Kova, passez donc un accord avec notre coopérative: comme acheteur, comme fournisseur de matériel, ou comme associé, oh ! très très discret — appelez cela comme vous voudrez, le principal est que vous sauviez sans bruit notre cheptel, et avec lui tous ceux qui en sont responsables. Nous vous le revaudrons, Monsieur Kova; plus tard nous verrons comment." Eh bien moi, je dirai ce jour-là: marché conclu ! Il tend la main.

Luisi fixe sa main avec effroi et ne la prend pas.

Bon, ce n'est pas non plus ce que je voulais dire: vous n'avez pas besoin de dire oui tout de suite. Laissez cela vous trotter par la cervelle, vous me trouverez quand vous voudrez. Il se tourne vers la porte. Je dirai ce qu'il faut à l'avocat, Rosi. Bonne nuit. Kova sort.

LUJZI pour elle-même, le regard fixe. — Alors, j'en suis là. On se permet de me faire de pareilles propositions ?

ROZI. — C'est un koulak, Menyus... mais un brave homme.

LUJZI. — Qu'est-ce qui s'est passé ? Quand ça a-t-il commencé ?

ROZI. — Calme-toi à la fin. As-tu déjà diné ? Je n'ai là que du café de bonne femme. Mais ça fait quand même du bien, quand on a le bourdon.

LUJZI. — Je m'en vais...

ROZI. — Il est encore chaud. Elle verse du café qu'elle place devant Luisi, Luisi secoue la tête. Rosi remet l'argent dans le mouchoir qu'elle recon-
Voilà, mon enfant. Range ton argent.

LUJZI regarde par la vitre de la porte. — Je n'ose pas me risquer dehors...
L'arbre de Lisi Weiss... Il est là, il ne bouge pas.

ROZI. — Mes yeux sont trop vieux, ils ne voient plus si loin... Mais par une nuit de l'année mil neuf cent trente... la lune avait le même air tour-

menté... C'est moi qui ai vu Lisi Weiss la première... J'ai fait du bruit, j'ai appelé les gens... Le temps qu'on ait coupé la corde de la branche crochue, elle avait cessé de vivre...

LUJZI. — J'ai peur de partir maintenant...

ROZI. — Il s'en passait des choses, en ce temps-là. C'était une vieille Juive, elle avait pourtant bien de la fierté au corps. Elle était riche, il faut dire. Elle s'est pendue parce que son blé ne se vendait plus et restait dans la grange... Elle ne voulait pas continuer à vivre, si elle ne pouvait pas aller tous les jours en calèche sur la tombe de son mari...

LUJZI regarde dehors. — Il ne remue pas...

ROZI. — Ses petits-enfants, les pauvres créatures, en quarante-quatre on ne les a pas emmenés à la mort en calèche, Dieu sait... Viens, assois-toi, pourquoi regardes-tu cet arbre sans arrêt ?

LUJZI. — Ce n'est pas l'arbre. C'est l'homme.

ROZI. — Il y a eu un temps où moi aussi j'ai regardé l'arbre chaque nuit de lune. Il y a vingt ans, quand mon homme m'a abandonnée.

LUJZI se retourne brusquement vers elle. — Quand votre homme vous a abandonnée ?

ROZI. — Comme tu t'es retournée tout d'un coup, femme... On a raconté après que je m'étais consolée avec Kova Menyus. Et que même avant... Que c'est à cause de ça que Gassi était parti... Kova Menyus, c'était un homme fort, c'est la vérité. A présent il n'est plus que l'ombre de ce qu'il était... Je ne sais pas si jamais une femme a pu lui dire non. Moi en tout cas je n'ai pas pu. Et pourtant lui aussi a été trompé...

LUJZI. — Je ne sais pas ce qui se passe avec mon Dani.

ROZI. — Oui, même Menyus a été un homme trompé... Ce qu'ils ont pu se disputer tous les deux à cause de moi.. Et ils ne savaient ni l'un ni l'autre qu'il n'y avait déjà plus depuis belle lurette de quoi se disputer. La femme du porcher... belle et sans le sou...Ç'a été d'abord monsieur l'inspecteur, quand madame l'inspectrice prenait les eaux... Puis le jeune maître lui-même... Ensuite il y a eu des parties de chasse, des rendez-vous entre propriétaires, je ne savais même pas comment ils s'appelaient, qui ils étaient... Après ceux-là Menyus avait au moins une odeur saine de travail, d'écurie... Comme ils se sont disputés tous les deux...! Est-ce que j'aurais dû leur dire qu'il n'y avait plus rien qui vaille la dispute ? Ils n'auraient jamais compris... Les hommes ne comprennent jamais les cha-

grins des femmes.. Nous ne comprenons pas mieux ce qui fait de la peine aux hommes...

LUIZI. — Nous ne comprenons pas mieux...

ROZI. — Mais je n'en finis pas de raconter... Dors, méchante bête !

LUIZI se tourne de nouveau vers la porte. — Il n'est plus là...

ROZI. — Qui ?

LUIZI. — L'homme... Il arrive... Et c'est ...

ROZI regarde dehors. — Mais oui, c'est...

Elles repoussent le verrou et entrebailent la porte. Les deux femmes attendent longuement sans dire mot.

Après une pause, vers le dehors. Entre donc... Entre...

Peu après entre Varró, à la main sa vieille valise de bois du temps de son service militaire, sous le bras un baluchon fait d'une couverture de laine grossière et lié d'une corde.

VARRO. — Bonsoir.

ROZI. — Bienvenue, Cassi.

VARRO à Luizi. — Toi aussi ?

LUIZI. — Je m'en vais...

VARRO. — Ne t'en va pas. Je n'ai point de rancune envers toi.

LUIZI. — C'est vrai, père Cassi, que vous ne me gardez pas de rancune ?

VARRO. — Ce n'est pas toi qui as inventé comment un président doit se conduire.

Tu essaies seulement d'en être un — autant que possible.

LUIZI. — C'est vrai que vous ne m'en voulez pas... ?

VARRO. — Moi, non; mais toi, tu ne dois pas penser que tu t'en tires comme ça, immaculée. A Rozi. As-tu un chat dans la maison ?

ROZI. — Un matou.

VARRO. — Rien à craindre, je n'ai pas amené Bogár.

ROZI. — Le chien ?

VARRO. — Je l'ai enfermé dans le grenier à fourrage, il peut gémir tant qu'il veut, il finira bien par se résigner. On ne l'a pas privé de son travail; lui. A Luizi. Quand tu t'es levée pendant la séance du comité, les autres devaient terminer sans toi... Il fallait que tu t'occupes de ton enfant, as-tu dit...

LUIZI. — C'est vrai que je devais m'en occuper, père Cassi.

VARRO. — Je te crois. Mais avant de toucher ton enfant, est-ce que tu t'es lavé

les mains ? Proprement, à fond, comme Ponce Pilate ?

LUJZI se laisse tomber sur une chaise, fixe le vieux comme privée de vie. —
Oh, père Cassi...

VARRO. — A peine étais-tu partie, ils ont arrêté la procédure disciplinaire contre Kossoru Jóska et l'ont nommé porcher à ma place. D'accord pour les connaissances techniques, il vient sûrement juste après moi. Mais est-il un homme ? Quand Varró Cassi n'en est pas un ?

ROZI. — J'ai du café tout prêt, encore bien chaud. Trempe ton pain dedans, comme tu avais l'habitude.

VARRO. — Tu ne sais pas encore pourquoi je suis venu. Je vais te prendre l'étable. J'ai le droit, tout est resté à mon nom...

ROZI. — Pourquoi à l'étable ? Ici dans la chambre. Elle s'agenouille et commence à défaire le baluchon.

VARRO. — Je sais, dans l'étable tu as la vache. N'aie pas peur, je ne vais pas la mettre dehors. Elle réchauffera l'air dans l'étable, je n'aurai pas froid. Je ne vais plus avoir de quoi me payer du schnaps.

LUJZI. — Père Cassi, pourquoi êtes-vous resté si longtemps sous l'arbre ?

VARRO. — Je l'ai un peu contemplé, mon enfant. La grande branche crochue, je l'ai bien regardée...

LUJZI effrayée. — Père Cassi !

ROZI touchée. — Gáspár !

VARRO. — Plutôt que de moisir en prison... vivre, Dieu sait comment... sans mes cochons... Soudain il est saisi de sanglots silencieux. Il chancelle. Rosi accourt, le soutient.

ROZI. — Viens... par ici... sur le lit... Aide un peu, mon enfant.

Luisi l'aide. Elles le soutiennent, jusqu'à ce qu'il se laisse glisser au bord du lit. Rosi lui verse quelques gorgées de café dans la bouche. Varró se laisse faire, il avale d'abord, puis repousse le bol. Les pleurs silencieux le secouent encore, Rosi s'agenouille devant lui et commence à dénouer les lacets de ses bottes.

Tiens... voilà... je vais t'enlever tes bottes... Tu vois, tu as recommencé à embrouiller le noeud.

LUJZI. — Je vais t'aider...

Les deux femmes s'agenouillent devant Varró et s'efforcent de dénouer les lacets. Rosi réussit enfin à lui enlever une botte. Elle prend à Luisi l'autre pied et essaie d'enlever la seconde botte.

VARRO lutte pendant ce temps contre ses larmes. — Non... ce n'est pas pour ça... seulement parce que je... je l'ai dit aussi à Bogar, mon chien... Comme il m'a regardé de ses bons yeux... Peut-être a-t-il compris quelque chose... Moi je n'y comprends toujours rien... Comment cela a-t-il pu se produire...? Ils ont toujours calculé combien de porcs, combien de porcelets étaient morts, et pas une fois combien j'en ai sauvé... Tous les autres ne sont en vie qu'à cause de mes bons soins... Dire qu'il faut... qu'il faut que je vive une pareille aventure...

ROZI. — Couche-toi, mon ami.

LUJZI pour elle-même, le regard fixe. — Mon Dieu... Seigneur mon Dieu... qu'ai-je fait...! Comment à présent... Comment la vie pourra-t-elle continuer...? Dani...?

ROZI. — Voilà... Comme ça... tout doucement... Elle aide Varró avec précautions à se coucher.

Le vieux est allongé tout habillé mais nu-pieds sur le lit, sa tête s'enfonce dans les coussins.

Rosi apporte de l'eau dans une petite bassine. Je vais te laver comme il faut. Elle lave avec un torchon le visage de Varró.

LUJZI pour elle-même. — Je lui ai dit... je lui ai prédit: si cela tourne mal...

ROZI. — Tu vas être tout beau, tout propre...

LUJZI. — Pourquoi n'a-t-il pas voulu me croire...? Eh bien maintenant, il sera bien obligé... bien obligé de me croire...

VARRO. — Quand je serai allongé ici, mort, il faudra cette fois encore me faire une belle toilette... En présence de Dieu je ne veux pas sentir le fumer de cochons... Je pense bien que ça ne tardera guère... Peut-être même avant que la loi ne vienne me chercher...

ROZI. — Non, Caspar... non, non...

VARRO. — Avant que la loi... me vienne... me chercher...

Pendant ce temps Lujzi est sortie sans un mot de la maison.

ROZI. — Où est-elle allée, la jeune personne? Elle a laissé son argent, pour finir. Elle voulait me donner de l'argent pour que je prenne un avocat dans ton procès.

VARRO. — Dans mon procès?... Je ne veux pas vivre jusque-là.

ROZI. — Lujzi !... Jésus, Maria... Elle ouvre violemment la porte, pousse un cri perçant, sort en courant, appelle dehors. Au secours...! Des hommes...!

A l'arbre...! A l'arbre de Lisi Weiss...! C'est Lujzi....!

Dehors on entend un bruit confus qui ensuite se perd au loin. Varré écoute lentement ce qui s'est passé. Il se lève avec grand peine, va à la porte nu-pieds, regarde longuement dehors, parle à moitié pour Lujzi absente, à moitié pour lui-même.

VARRO. — Non... pas comme ça.... Où cours-tu en quittant la vie ? Vers la mort ? Et après ? Qu'est-ce que tu feras après ? Tu seras bien avancée de n'avoir plus de vie.

Rosi revient.

ROZI. — Elle n'était pas encore morte... On l'a emmenée chez le médecin... Peut-être qu'elle en réchappera... Pourquoi n'es-tu pas au lit ?

VARRO. — Je me suis levé.

ROZI. — Une jeune femme faire une chose pareille ! Et elle a un enfant, en plus... Alors que Kova lui a promis... De mes propres oreilles j'ai entendu que Kova lui a promis de l'aider.

VARRO. — D'aider qui ?

ROZI. — D'aider l'"Unité".

VARRO. — Un Kova ne doit pas aider l'"Unité".

ROZI. — Pourquoi non ? La main droite ignore ce que fait la main gauche.

Aboiement de chien.

Rosi jette en hâte l'édredon sur la tête du matou. Au chat. Tiens-toi tranquille, méchante bête !

VARRO. — C'est Bogár. Lui a confiance en moi. Varró met ses bottes et prend sa valise de soldat.

ROZI. — Où vas-tu ?

VARRO. — Je te l'ai dit: je veux loger à l'étable.

ROZI. — Mais tu es malade, Gaszi...

VARRO. — Non.

ROZI. — Je vais te soigner... m'occuper de toi...

VARRO secoue la tête; se tait, puis parle, plongé dans ses pensées. — Ce procès... on devrait le gagner.

Rideau.

ACTE III

I

Salle du tribunal. Installation simple, usagée. Au mur l'emblème national de l'époque et les portraits officiels habituels. Deux portes donnant dans un couloir et une à la salle de délibération du juge.

A la table du juge est assis Nyerges, comme président au milieu, à sa droite et à sa gauche un assesseur, un homme âgé et une femme d'âge moyen. Spányik, comme représentant de l'accusation, siège à une table plus petite de côté: en face de lui, à une table analogue, l'avocat, un très vieil homme. A côté du procureur, une chaise pour quelqu'un qui doit représenter l'"Unité" mais qui n'est pas encore là.

Au banc des accusés est assis Varró, blême, enfoncé dans ses réflexions. Bűske, en qualité de greffier, est installée à une table particulière entre le tribunal et l'accusé.

A l'une des portes menant au couloir un garde avec une mitrailleuse, le visage complètement inexpressif.

Peu d'auditeurs; parmi eux un petit groupe de membres de l'"Unité", au milieu d'eux un vieux paysan: Mándi. Les autres spectateurs sont des oisifs, qui attendent vraisemblablement d'autres procès.

Kova debout, dépose en qualité de témoin. Les débats paraissent durer déjà depuis assez longtemps.

NYERGES à Kova. -- Le tribunal est en possession d'un procès-verbal de la police selon lequel l'accusé a emporté de chez vous chaque nuit pendant deux semaines un seau rempli d'orge et une botte de paille. Témoin, confirmez-vous le fait ?

KOVA. -- Sans aucun doute.

NYERGES. -- Témoin Kova, au cours de l'instruction vous avez déclaré que vous aviez fait cadeau à la coopérative de production agricole de ces aliments et de ce combustible. Maintenez-vous cette déclaration ?

KOVA. -- Sans aucun doute.

NYERGES. -- L'accusé conteste ce point. Il s'accuse lui-même de vol et prétend avoir dérobé l'orge et la paille sans votre assentiment. L'accusé a confirmé et renforcé cette assertion auprès du procureur. A Bűske, lui désignant les procès-verbaux en question et les lui tendant ensuite. Numéro cinq et six. A Kova. Témoin Kova ! Où est la vérité ?

KOVA commence comme s'il voulait entamer un grand discours. -- Très respectable tribunal d'arrondissement ! Il s'embarrasse aussitôt et reste muet.

NYERGES après un moment d'attente. -- Nous vous écoutons.

KOVA après un autre silence, sur un ton naturel. -- Chez nous dans le plat pays; Monsieur le Président, chez nous cela ne se passe pas comme ailleurs; tu

as volé ou tu n'as pas volé. Il peut bien arriver que l'on prenne quelque chose, qu'on oublie de le remettre en place, alors on part avec, on ne le lâche pas au bon moment. Et bien souvent quand quelqu'un vous emporte quelque chose, vous ne dites rien, vous n'y regardez pas, vous n'allez pas dire: "Dis donc, toi, veux-tu laisser cela..." Voilà comme nous sommes au plat pays
Monsieur le Président.

NYERGES. — Dans le plat pays on distingue aussi ce qui est vrai de ce qui est faux. Le tribunal a pour devoir de faire apparaître la vérité entière, le témoin a pour devoir de dire la vérité entière. Répondez, Melchior Kova, en votre âme et conscience. Est-ce que l'accusé a emporté l'orge et la paille avec votre assentiment ? Oui ou non ?

KOVA. — C'est quand même mon frère de lait, Monsieur le Président.

NYERGES. — Ce qui veut dire ?

KOVA. — Que sa mère m'a nourri.

NYERGES. — Je comprends bien. Mais qu'est-ce que cela signifie du point de vue de ce prétendu vol ? Est-ce que l'accusé a volé l'orge et la paille ou non ?

KOVA. — D'après ma façon de voir, il n'a pas volé.

NYERGES. — Accusé, levez-vous.

Varró se lève.

Approchez-vous. Encore.

Varró fait ce qu'on lui dit.

Répondez en regardant le témoin en face: avez-vous volé ou non l'orge et la paille ?

VARRO donne les réponses courtes, à voix basse et enrouée, trahissant l'embarras.

Volé, pour vous servir.

NYERGES. — Cela veut dire que vous les avez dérobés en secret, à l'insu du témoin ?

VARRO. — Non, Menyus le savait.

NYERGES. — Où est le vol, alors ? Pourquoi aurait-il toléré en connaissance de cause que vous mettiez son bien au pillage ?

VARRO. — C'est un koulak.

NYERGES. — Eh bien, c'est justement le contraire qu'on attendrait.

VARRO. — C'est une feinte, sauf votre respect.

NYERGES. — Et vous ? Vous avez combiné votre affaire avec lui ?

VARRO. — Moi ? Avec lui ? Jamais de la vie !

NYERGES. — Et pourtant vous avez été chercher des aliments et du combustible avec son accord en faisant passer votre action pour un vol ?

VARRO. — J'ai nourri mes vieilles d... mes truies et mes porcelets comme je pouvais.

NYERGES. — Non pas vos truies et vos porcelets mais ceux de la coopérative, n'est-ce pas ?

VARRO. — A vos ordres.

NYERGES. — Sur le bien de Kova, en cachette, et cependant avec son accord ?

VARRO. — C'est ça. Et si ça doit être puni, sauf votre respect, cette punition-là je la subirai volontiers.

NYERGES secouant la tête. — Vous pouvez vous asseoir, accusé.

VARRO s'assoit. — Mais ... Messieurs les juges... la justice....

NYERGES. — Vous ne devez pas troubler les débats, Varró. Ce que vous avez dit au début sur les difficultés relatives au ferrage des chevaux, au transport etc. a été consigné dans le procès-verbal et ne sera pas oublié. Mais en fin de compte de nombreux porcs ont péri entre vos mains.

VARRO. — Oui, même entre mes mains. Bien sûr. Et qu'est-ce que cela serait si je n'avais pas réussi à sauver les autres ?

NYERGES, après un temps de réflexion. — Asseyez-vous.

Varró s'assoit.

Nyerges réfléchit encore puis s'adressant au garde. Veuillez rappeler Jóska Kossoru, déjà cité à la barre.

LE GARDE. — Oui. Vers l'extérieur. Kossoru !

JOSKA dehors. — A vos ordres ! Jóska entre.

LE GARDE lui indique une place à quelques pas de Kova. — Mettez-vous là.

NYERGES. — Jóssef Kossoru, répondez à mes questions par oui ou par non. Dans l'exploitation de Melchier Kova, pendant une durée approximative de deux semaines, a-t-il été dérobé chaque nuit par petites quantités de l'orge et de la paille - oui ou non ?

JOSKA. — Oui. Pour sûr.

NYERGES. — L'accusé a-t-il volé ces denrées - oui ou non ?

JOSKA très effrayé. — Messieurs les juges, je ne suis pas un voleur ! On vient justement de me nommer à l'honorable fonction de porcher. Sur mon âme je n'ai jamais volé !

NYERGES. — Mais il ne s'agit pas de vous. On vous demande si l'accusé a volé ou non.

JOSKA. — Le père Cassi ?

NYERGES. — Gáspár Varró.

JOSKA. — Ah! Ça je n'en sais rien.

NYERGES. — Au cours de l'instruction vous avez pourtant déclaré que vous êtes allé chaque nuit dans l'exploitation de Kova en compagnie de Varró.

JOSKA. — sûr que j'y allais.

NYERGES. — Eh bien, alors ?

JOSKA. — Chez nous, dans le plat pays, les choses ne vont pas ainsi, avec votre permission. C'est à la fois comme ça et c'est autrement. Et puis le père Cassi et monsieur Kova, ils sont frères de lait, voyez-vous.

NYERGES. — L'accusation a-t-elle des questions ou des remarques à formuler ?

SPANYIK. — Lorsque nous avons rencontré le témoin et l'accusé dans la grange de Kova, étiez-vous ivre ou non ?

JOSKA. — Un peu bu, sauf votre respect.

SPANYIK. — A qui appartenait l'alcool ?

JOSKA désigne Kova. — C'était le sien.

SPANYIK. — C'est vrai, Kova ?

KOVA. — C'est la vérité, monsieur le procureur.

NYERGES. — Des questions ou des observations du côté de la défense ?

L'AVOCAT. — Est-ce que l'entente régnait dans la grange entre Kova et l'accusé, ou non ?

JOSKA. — De façon bien claire ?

L'AVOCAT. — Peu importe comment.

JOSKA. — Pensez-vous ! Le père Cassi et lui n'ont jamais été d'accord.

NYERGES. — Kova ?

KOVA. — Exact, camarade Président.

NYERGES. — L'accusé a-t-il des questions ou des remarques à présenter ?

VARRO se lève. — J'en ai.

NYERGES. — Je vous en prie.

VARRO. — Kova voulait prendre un avocat pour moi. A ses frais.

NYERGES. — Est-ce vrai, Kova ?

KOVA. — Oui, c'est vrai.

NYERGES. — Qu'est-ce qui vous poussait à cela ?

KOVA. — J'aimais beaucoup la défunte mère de l'accusé.

NYERGES à Varró. — Et quelle a été votre réaction ?

VARRO. — J'ai seulement répondu que je me contenterais de l'avocat des pauvres.

C'est bien comme ça qu'il a été désigné. L'avocat confirme les paroles de Varró en s'inclinant avec ironie devant le tribunal.

Sourires dans la salle.

NYERGES. — Continuez.

VARRO. — Je n'ai voulu dire cela, avec votre permission, que pour montrer comment les choses se sont passées.

NYERGES. — Essayez-vous. Les témoins vont à présent quitter la salle, mais se tiendront dans le couloir à la disposition du tribunal, au cas où l'on aurait encore besoin d'eux.

Kova et Jóska claquent les talons et s'en vont.

L'audition des témoignages se poursuit conformément au paragraphe cent-neuf du code de procédure pénale. Au garde. Le témoin Karl Gyuricza.

LE GARDE vers l'extérieur. — Témoin Karl Gyuricza !

Gyuricza entre, se rend directement à la barre des témoins, s'incline légèrement devant le tribunal.

NYERGES mécaniquement. — Gyuricza, Karl, quarante-quatre ans, né à Szeged, domicilié ici même, marié, vétérinaire, étranger à la cause.

GYURICZA. — Tout à fait exact.

NYERGES vite. — Le tribunal va vous entendre dans l'affaire Gáspár Varró. Je vous enjoins conformément à la loi de ne dire que la vérité et toute la vérité. Les faux témoignages exprimés sciemment sont sévèrement punis par la loi. Plus lentement. Voulez-vous, s'il vous plaît, nous dire de quelles façons, dans quelles circonstances les porcs confiés aux soins de Gáspár Varró ont péri ?

GYURICZA. — Volontiers. La CPA "Unité" est située dans mon rayon, je suis chargé de la surveiller au point de vue vétérinaire, n'est-ce pas. Je connais bien l'accusé, il exerçait les fonctions de porcher dans la coopérative ci-dessus mentionnée. Je la considérais comme un travailleur qualifié, tout à fait digne de confiance; ses supérieurs hiérarchiques ont également reconnu que le cheptel à lui confié se trouvait en mains expertes. On pouvait l'admettre à bon droit, vraiment, à bon droit. Aussi ma stupéfaction a-t-elle été d'autant plus grande, n'est-ce pas, lorsqu'il m'est revenu que par-

mi les truies et les porcelets confiés à l'accusé un effectif considérable avait péri, exactement - avec un coup d'oeil sur son carnet - onze truies et cinquante-sept porcelets.

VARRO. — Cinquante-neuf.

NYERGES frappe sur la table avec son crayon. — Continuez, témoin.

GYURICZA. — De mon côté j'ai fait tenir à l'accusé un avertissement, n'est-ce pas, d'avoir à préparer en tout temps la pâtée avec de l'eau chaude. Je ne pouvais pas un seul instant m'imaginer, et les autorités supérieures ne le pouvaient pas davantage, qu'un membre de coopérative agricole aussi flatteusement renommé pour sa compétence en matière d'élevage ait cessé de prendre en considération une prescription aussi simple et aussi accessible à l'entendement ordinaire que de préparer la pâtée au moyen d'eau chaude. Les bêtes souffraient de congestion pulmonaire et de catarrhe. Elles présentaient les symptômes d'un dépérissement inéluctable. De telle sorte, n'est-ce pas, que les autorités supérieures ne réussirent pas à empêcher, n'est-ce pas, que même à l'avenir, malgré l'éloignement de l'accusé du poste qu'il occupait précédemment, que la mortalité ne continue et n'étende ses ravages. J'attribue une importance extrême, n'est-ce pas, à cette constatation.

NYERGES. — Nous l'avons notée au procès-verbal.

Béke fait un signe d'assentiment.

Le témoin a-t-il encore quelque chose à ajouter ?

GYURICZA. — Oui, oui... certainement... Un instant. Oui, que la litière des porcs était le plus souvent sale, qu'elle n'était pas assez souvent changée. Entre l'emploi d'eau froide ainsi que le changement trop espacé de litière d'une part, et la mortalité ou le dépérissement des porcs d'autre part, il existe un enchaînement causal... Comment s'il vous plaît ?

NYERGES. — Que peut dire le témoin sur le fait qu'une nuit, l'accusé dans la grange de Melchior Kova, en sa compagnie et celle de József Kossora...

GYURICZA. — S'abreuvait d'alcool ? Je l'ai vu de mes yeux, j'étais là en personne quand on les a pincés. En flagrant délit.

NYERGES. — Des questions au témoin ?

PREMIER ASSESSEUR, homme âgé. — Oui.

Nyerges lui donne la parole.

Combien de fois le camarade vétérinaire a-t-il visité la porcherie du Mont Pelé ?

GYURICZA. — Deux, trois fois la semaine.

PREMIER ASSESSEUR. — Oh, c'est parfait, vraiment parfait. Je dois le dire dans notre région le vétérinaire vient bien moins, bien moins souvent.

GYURICZA nerveux. — Moins souvent ? Bon en réalité je dois malheureusement renoncer à telle ou telle visite. Manque de vétérinaires, trop d'épidémies, mauvaises routes, défaut de transports, temps abominable...

PREMIER ASSESSEUR. — Là, là, je ne parlais pas de monsieur le témoin. Je n'appartiens pas à votre rayon !

GYURICZA embarrassé. — Oui, alors... mais pour l'essentiel... Oui ?

NYERGES. — L'accusation a-t-elle des questions, des remarques ?

SPANYIK d'un geste fait signe que non.

NYERGES. — La défense ?

L'AVOCAT. — S'il vous plaît.

NYERGES. — Je vous en prie.

L'AVOCAT. — Si j'ai bien compris, le témoin disait qu'au début l'accusé était consciencieux, et qu'ensuite il était devenu négligent.

GYURICZA. — Oui.

L'AVOCAT. — Et donc qu'au début les animaux - il lit dans ses notes - n'avaient pas succombé à la maladie, mais qu'ensuite - il lit - ils étaient voués à succomber sans remède.

GYURICZA. — C'est tout à fait cela.

L'AVOCAT. — Eh bien ! Je pose respectueusement la question au témoin: ces changements sont-ils intervenus brusquement ou progressivement ?

GYURICZA après une courte réflexion. — Je ne l'ai pas remarqué. Non, ça non.

L'AVOCAT. — Pas remarqué. Accentuant chaque mot. Merci, pas d'autre question.

NYERGES. — L'accusé a-t-il des questions ou des remarques ?

VARRO désignant Gyuricza. — Pour lui ?

NYERGES. — A adresser au témoin.

VARRO tout à fait combattif. — Oui-dà, j'en ai !

NYERGES. — Vous devez adresser vos questions à moi, et le tribunal décidera si elles sont recevables ou non.

VARRO. — Oui... Se lève et s'avance. Monsieur le docteur déclare qu'il a vu que j'avais bu de l'alcool avec Kova Menyus dans sa grange, hein ?

NYERGES. — Le témoin l'a dit. Passons.

VARRO. — Est-ce que monsieur le docteur n'a pas vu tout aussi bien que j'ai bu du vin dans la belle chambre d'Oszkó Terka, et comment j'ai montré à la société la danse des bergers ?

NYERGES. — Le témoin n'a pas à répondre. La question est en dehors de l'affaire.

VARRO. — En dehors de l'affaire ? Quand on me reproche d'avoir bu un verre de mauvais schnaps avec de mauvaises gens un jour où je broyais du noir, je voudrais qu'on mette à mon crédit d'avoir été de bonne humeur en buvant un verre de bon vin avec des gens comme il faut.

NYERGES. — Le témoin n'est pas tenu de répondre.

GYURICZA. — Mais je voudrais faire une remarque.

NYERGES. — Faites.

GYURICZA. — On dit de l'accusé qu'il fait souvent la tête et qu'il aime à contredire. Cette renommée peut se trouver confirmée auprès du haut tribunal d'arrondissement par ce que nous venons d'entendre, n'est-ce pas ?

NYERGES. — L'accusé a-t-il encore des questions ?

VARRO. — Bien sûr.

NYERGES. — Je vous en prie.

VARRO. — Quand monsieur le docteur travaillait au domaine seigneurial en qualité de vétérinaire auxiliaire, il est arrivé une fois qu'une petite caisse de vaccin... m'a été volée... par une certaine personne. Dérobée sous mon lit et volée. Deux jours après on a remis en place la même quantité de vaccin. Mais les deux jours de retard ont causé un dommage à son Excellence. Monsieur le docteur a été au courant. Pourquoi monsieur le docteur n'en a-t-il rien dit ?

SPANYIK. — Je forme opposition.

NYERGES. — Quand l'incident s'est-il produit ?

VARRO. — Il y a vingt ans.

NYERGES. — Eh, Varró, Varró ! Quand vous vous plaignez des difficultés de votre tâche ou même quand vous invoquez les bêtes sauvées, on est presque disposé à envisager des circonstances atténuantes. Mais ne venez pas nous raconter, s'il vous plaît, des histoires vieilles de vingt ans, comme si vous vouliez vous moquer du tribunal. Je n'autorise pas la question. Autre chose ?

VARRO. — Oui. L'été dernier j'ai perdu une truie. Un coup de sang. J'ai fait appeler monsieur le docteur, puisque le règlement dit qu'il doit inspecter les animaux morts. Monsieur le docteur n'était justement pas chez lui. On m'a fait dire qu'il viendrait bientôt. Et puis là-dessus il en est venu un autre de la ville, par hasard, qui était responsable de la santé, il m'a dit: "Pourquoi n'avez-vous pas encore enterré - passez-moi le met - cette charogne, père Cassi ?" Je lui ai dit: "Mon jeune monsieur, je n'ai pas le droit, tant que monsieur le vétérinaire ne l'a pas examinée." Trois jours plus tard monsieur le docteur est arrivé au galop, mais il était dans une colère...

NYERGES. — Varró, il vous est permis de poser des questions, mais non de raconter des histoires. Interrogez- donc.

VARRO. — Bien. Pourquoi monsieur le docteur était-il si en colère ? Léger hilarité chez les auditeurs, qui s'étend à BÉake et aux deux assesseurs. Même NyerGES doit réprimer un discret sourire.

Et pourquoi monsieur le docteur n'est-il pas venu plus tôt ?

SPANYIK. — Je forme opposition. La question est insignifiante et sans rapport avec l'affaire.

NYERGES s'entretient en chuchotant avec les deux assesseurs. — Le tribunal autorise la question. Veuillez répondre.

GYURICZA. — Oui, le temps était très mauvais... Même en bottes de caoutchouc on ne pouvait approcher de la porcherie.

L'AVOCAT. — Vraiment. Eh bien, j'aurais une question à poser au témoin.

NYERGES. — Faites.

L'AVOCAT. — Quand le temps est mauvais, le témoin ne rend-il pas visite au Mont Pelé deux ou trois fois par semaine ?

GYURICZA. — Comme je l'ai déjà dit, cela peut se révéler impossible occasionnellement.

L'AVOCAT. — Alors, combien de visites ?

GYURICZA. — Selon le temps qu'il fait.

L'AVOCAT. — Lorsque l'accusé est devenu un homme négligent, lorsque les porcs se sont trouvés inéluctablement voués à la maladie, comment était le temps à ce moment-là ?

GYURICZA. — Je ne me souviens pas.

L'AVOCAT. — Peut-être parce que vous n'avez pas du tout rendu visite à l'ex-

pléitation à ce moment-là ?

SPANYIK. — Opposition. La question est provocatrice et tendancieuse.

NYERGES. — Question autorisée. Veuillez répondre.

GYURICZA. — Oui. Je ne peux pas me souvenir.

NYERGES. — D'autres questions ou observations ?

VARRO. — Moi... Le camarade docteur a vraiment raison sur un point, vous savez.

Il n'est réellement pas facile d'atteindre le Mont Pelé par temps de boue ou de verglas. Encore moins d'y transporter de la nourriture ou du chauffage... Messieurs les juges ! Pourquoi ne nous rend-on pas le terrain que le dépôt de bois nous a pris sans aucune utilité ?

NYERGES. — Cette question ne regarde pas le témoin.

VARRO. — Mais je ne suis pas d'accord, voyez-vous ?

NYERGES. — Varró !

VARRO. — Au début on m'a demandé si je me sentais coupable. Eh bien je ne me sens pas coupable. Mais quelque chose de terrible est quand même arrivé, mille millions de tonnerres... je vous demande pardon. Alors je vous demande: pourquoi ne proclame-t-in pas à voix bien haute, pour que chacun comprenne bien: qui se sent coupable ? Qu'il vienne ici, qu'il prenne courage et dise: moi !

NYERGES plutôt gentiment. — Je dois vous mettre en garde, Varró. Ce n'est pas comme ça qu'on se conduit devant un tribunal. Veuillez vous asseoir. Je puis vous assurer que nous n'hésiterons pas à rechercher d'autres coupables si cela se révèle nécessaire.

Spányik se racle la gorge et regarde sa montre.

VARRO. — Et je peux compter là-dessus ?

NYERGES. — Oui, oui. Vous pouvez compter là-dessus.

Varró s'assoit.

NYERGES est plongé dans ses réflexions, puis. — Encore une question au témoin.

La CPA "Unité" a chiffré le dommage qui lui a été causé à la somme de 17 370 forint. Tenez-vous ce chiffre pour exagérément élevé ou au contraire trop faible ?

GYURICZA. — Je le tiens en gros pour exact.

NYERGES. — Et vous, accusé ?

VARRO. — Si c'est Lujzi qui a fait le compte, il est sûrement exact.

NYERGES. — Merci, le témoin peut disposer.

Graciosa s'en va en hâte.

Je prie le représentant de la partie civile, la CPA "Unité", de nous expliquer comment a été obtenu le total de 17 370 forint.

SPANYIK. — Le représentant de la partie civile n'est pas encore là.

NYERGES. — Et pourquoi cela ?

SPANYIK. — Il a été appelé avant l'ouverture des débats/au chevet de sa femme gravement souffrante à l'hôpital. Il devrait être revenu depuis longtemps.

NYERGES. — Comment s'appelle-t-il ?

BÖSKE. — Pósa. Daniel Pósa.

NYERGES. — Ah. Au public. Peut-être y a-t-il ici un autre membre du comité de direction de l'"Unité" qui pourrait fournir le renseignement ? La question n'a rien de personnel.

Le vieux Mándi se lève et s'efforce de quitter la salle sans être aperçu.

DEUXIEME ASSESSEUR, une femme d'âge moyen. — Père Mándi !

MANDI attrapé. — Présent !

DEUXIEME ASSESSEUR. — Vous êtes bien membre du comité de l'"Unité" ?

MANDI. — Oui-i.

DEUXIEME ASSESSEUR. — Alors vous ne pouvez pas nous laisser tomber comme ça. Aidez-nous.

MANDI. — Mais qu'est-ce que je peux savoir, messieurs les juges ? Je ne sais rien du tout.

NYERGES. — Je peux vous faire citer comme témoin, vous serez alors obligé de répondre; tandis que maintenant nous faisons appel à votre obligeance.

MANDI. — Je suis un vieil homme...

L'AVOCAT. — Comment dites-vous ? Vieux ? Je suis plus vieux que vous, vous allez encore en voir de belles.

MANDI. — Je dois faire une course urgente, messieurs les juges. C'est pour ça que je suis venu en ville. Le conseil d'arrondissement, figurez-vous, nous a fait expédier à l'"Unité" un wagon d'orge...

VARRO saisi. — Un wagon d'orge ?

MANDI. — Un wagon d'orge pour sauver le cheptel. Je suis chargé de le recevoir à la gare... Il est grand temps...

L'AVOCAT vite. — Une question.

NYERGES. — Allez.

L'AVOCAT. — Est-ce une attribution supplémentaire de céréales ?

MANDI. — Oui.

L'AVOCAT. — Qui a personnellement délivré cette attribution supplémentaire ?

MANDI. — C'est Oszkó Terka.

L'AVOCAT. — A quand remonte la dernière attribution exceptionnelle délivrée à la CPA "Unité" par Oszkó Terka ?

MANDI. — Je suis un petit, moins que rien...

L'AVOCAT. — Quand l'"Unité" a-t-elle reçu pour la dernière fois une attribution supplémentaire délivrée par Oszkó Terka ou n'importe qui d'autre ?

SPANYIK. — L'homme n'est pas un témoin, il n'est pas obligé de répondre.

MANDI. — Et qu'est-ce que je pourrais dire ? Merci beaucoup... Excusez-moi...

Mandi s'en va en hâte.

VARRO. — Un wagon d'orge, Dieu tout-puissant ! Mes petits cochons chéris...!

Entre tout à coup dans une violente excitation et orie. Mándi !

NYERGES. — Du calme !

VARRO. — Jóska !

NYERGES. — Cessez d'appeler à la ronde !

VARRO. — Il faut que Jóska vienne ici ! Vous ne comprenez pas ça, Monsieur le juge. C'est pourtant....

Il veut se précipiter par la porte; le garde lui barre le passage.

Monsieur le juge, les gens n'ont pas d'expérience. Il faut leur recommander au nom du ciel de ne pas donner d'orge le matin de bonne heure aux malheureuses bêtes. Si l'animal affaibli se bourre tout à coup de nourriture, il n'ira plus paître de toute la journée. C'est le soir qu'il faut leur donner l'orge, cela leur donne des forces pendant la nuit, et le matin l'animal aura deux fois plus de joie à paître, à fouir... à fouir, à paître...

Pésa apparaît à l'une des portes.

SPANYIK. — Le représentant de la partie civile est arrivé.

NYERGES. — Qu'il veuille bien prendre place.

VARRO. — Tout un wagon... Mes cochons... Si Terka l'avait envoyé plus tôt... si elle l'avait envoyé à temps... je ne serais pas ici, monsieur le juge...

SPANYIK. — Représentant de la partie civile...

VARRO. — Dani...!

Nyerges frappe de son crayon.

Dani ! Un wagon d'orge... Oszkó Terka nous envoie tout un wagon d'orge... Entends-tu ?... Si seulement elle l'avait envoyé au bon moment, tous mes amis seraient encore en vie.

POSA ne se rend pas à la place qu'on lui a désignée, il parle tout seul, sans regarder quiconque. — ils seraient tous... encore en vie...

SPANYIK lui met un papier dans la main. — Prenez, c'est de ça qu'il s'agit maintenant. Le compte de votre femme Lujsi.

POSA, le papier à la main, avec un calme inquiétant. — Si Terka avait toujours agi comme elle aurait dû le faire, celle qui a écrit ce papier serait elle aussi encore en vie.

Sensation générale.

SPANYIK. — Ici... asseyez-vous. Comme partie civile, associée à l'accusation...

POSA. — Qui... qui voulez-vous à présent que j'accuse, je vous le demande ?...
Moi-même ? Vous ? Tout

VARRO. — Si les gens haut placés avaient toujours fait ce qu'ils auraient dû faire...

POSA. — Si tous avaient fait ce qu'ils auraient dû faire... Lujsi elle aussi... serait encore en vie.

VARRO vient seulement de comprendre. — Lujsi... ?

POSA chiffonne le papier. — Lujsi... Il sanglote: Silence fasciné.

L'AVOCAT se lève pendant le silence après avoir demandé la parole d'un geste discret de la main et l'avoir obtenue par un geste semblable, habituel chez Myrtes: il parle d'une voix qui surprend par sa vigueur tranchante. — Messieurs les juges du tribunal d'arrondissement ! La défense demande dès à présent un complément d'information, notamment par l'audition de nouveaux témoins...

SPANYIK. — Je proteste....

L'AVOCAT impavide. — notamment par l'audition de nouveaux témoins afin d'établir qui porte la responsabilité....

SPANYIK. — Je forme opposition....

L'AVOCAT. — ... la responsabilité de la situation manifestement précaire...

SPANYIK. — ... et proteste de la façon la plus formelle....

L'AVOCAT. — ... la situation manifestement précaire qui a mis mon client dans l'impossibilité durable d'accomplir ses tâches professionnelles. La nécessité d'un supplément d'information ne fait à mes avis aucun doute, mais se

trouve largement confirmée - montrant Pósa - par l'incident qui vient de se dérouler sous nos yeux.

Silence, l'avocat se rassoit. Spányik demande par gestes à Böske si sa protestation a été consignée; Böske lui répond affirmativement de la même façon.

VARRO. --- Bien parlé. Il faut ici des témoins pour que tout devienne clair. A l'avocat. A présent c'est nous deux, des vieux qui sommes dans notre droit.

NYERGES après un temps de réflexion. --- Les débats sont suspendus pour un quart d'heure. Le tribunal se retire pour délibérer sur la demande de la défense.

L'AVOCAT. --- Merci.

Nyerges se rend par la porte située derrière son fauteuil dans la salle de délibération. Les assesseurs le suivent. L'avocat, Spányik et les auditeurs sortent par les deux autres portes. Varró est escorté dehors par le garde.

LE GARDE en passant, à l'adresse de Pósa. --- S'il vous plaît, on évacue la salle.

Pósa se ressaisit un peu, sort lourdement. Böske reste seule dans la salle, classe les papiers, Irène arrive du couloir.

IRENE. --- Bonjour, Böske.

BÖSKE gentiment. --- Salut. Comment se fait-il qu'on te voit ici ?

IRENE. --- Mon jour de congé !

BÖSKE regarde les épaulettes. --- Qu'est-ce que c'est ? Es-tu déjà officier ?

IRENE. --- Mais non, élève-officier. Est-ce que vous venez juste de finir ?

BÖSKE. --- Suspension seulement. Nous délibérons sur un supplément d'information.

IRENE. --- Quel procès ? Prends, ce sont des fruits confits.

BÖSKE. --- C'est l'affaire du vieux porcher. Merci.

IRENE jougle avec sa mémoire. --- Gáspár Varró, né en dix-huit cent... quatre-vingt dix-neuf... 68ème régiment. Infanterie, Impériale et Royale. Marié avec Rosi Tumbác... Qu'est-ce qui va lui arriver ?

BÖSKE. --- Ah, ne me demande pas ça. Je voudrais bien que le droit du vieux soit reconnu parce que la justice le réclame, et parce qu'après tout nous sommes un tribunal. Mais si cela se produit, il va y avoir en même temps une belle pagaille; et ça peut faire du tort à des gens à qui on ne le souhaite pas.

IRENE. --- Tu es toujours amoureuse de ton chef ?

BÖSKE. --- Des bêtises !

IRENE. — Je comprends. Différence d'âge trop grande ?

BÖSKE. — Quand il juge comme il faut, non. La justice maintient jeune. Pat !

Terka arrive du couloir.

TERKA. — Nyerges ?

BÖSKE. — Délibère avec ses assesseurs.

TERKA. — Sur le supplément d'information ?

BÖSKE. — Oui.

TERKA. — Ah, ça y est.

IRENE à Böske. — J'attends dehors. Se prépare à partir.

TERKA à Böske. — Envoie-le-moi ici.

BÖSKE. — Bon...

TERKA à Irène. — Attends ! Rends-moi le service d'appeler le camarade Tatár au téléphone: je le prie instamment de venir ici. Tout de suite.

IRENE. — Oui.

Böske se rend avec les papiers dans la salle du juge, Irène gagne le couloir

Terka attend impatiemment. Nyerges arrive enfin.

NYERGES. — Terka, je suis en délibération.

TERKA après une pause. — Je te tenais pour un homme politiquement mûr, Féri.

NYERGES étonné de ce début, rit brièvement. — Je fais de mon mieux pour en devenir un.

TERKA. — Qu'est-ce que ça veut dire ? Petit jeu d'enfant ? Vengeance tardive ?

NYERGES. — Mais de quoi parles-tu donc ? Ecoute, les assesseurs attendent.

TERKA. — Comment peux-tu laisser venir même en délibération une pareille demande ? Qui veux-tu voir à la place de Varró au banc des accusés ?

NYERGES. — Je veux voir clair dans les faits. Sans cela je ne peux pas juger.

TERKA. — Ce procès a une signification politique.

NYERGES. — C'est sûr.

TERKA. — Nous avons besoin d'un jugement politique.

NYERGES. — Notre politique n'est-elle pas le combat pour la justice ?

TERKA. — Bien sûr, bien sûr.

NYERGES. — Selon tes vues, qu'est-ce qui doit se passer ?

TERKA. — Il faut que tu achèves le procès immédiatement, sans le moindre supplément d'information.

NYERGES. — Il faudrait alors que je punisse le vieux.

TERKA. — Eh bien...

NYERGES. — Et même sévèrement.

TERKA. — Selon la loi.

NYERGES. — Mais s'il se révèle après coup qu'il n'a mérité aucune peine ?

TERKA. — Féri, Féri ! Ça n'existe pas, un homme comme ça. Tout le monde a fait assez de sales trucs dans sa vie pour pouvoir y réfléchir un tout petit peu en taule. Ah, chasse de ta tête ces billevesées de justice et fais ce que je te dis. Tu n'es pas assez pratique. C'est toi-même qui m'as dit: pas de sentiment. Eh bien, guide-toi d'après ça, toi aussi.

NYERGES. — Je n'ai pas l'intention de faire du sentiment. Mais simplement d'être juste.

TERKA presque au bout de sa patience. — Ah ! Comment veux-tu que quelque chose soit juste quand cela vient à la traverse de mon... de notre chemin, le seul qui soit juste ? Nous devons être aujourd'hui plus puissants qu'hier, et demain plus puissants qu'aujourd'hui. Voilà notre droit ! Voilà notre devoir. Et cela vaut aussi pour toi. Ou bien serais-tu l'oiseau rare, le juge d'arrondissement qui refuserait de devenir juge de comitat ?

NYERGES cède un peu de terrain. — Il y a cinq ans la carrière t'a séparée de moi. Je ne veux pas que ce soit la carrière qui nous réunisse.

TERKA. — La carrière ? Comment peux-tu employer ce vilain mot ?

Spányik arrive en coup de vent.

SPANYIK. — Les enfants, qui veut des saucisses chaudes ? Avec du raifort ? Tu sais, Terka, ton ami aujourd'hui a décroché la timbale. Est-ce qu'un juge socialiste est là pour œuvrer de ridicule un procureur socialiste ?

Ils mangent des saucisses.

NYERGES. — Mais qu'est-ce que vous me voulez tous ? J'ai à juger dans une affaire pénale, je veux connaître les faits.

SPANYIK. — Les faits, mon bon, ceux que tu as découverts jusqu'à maintenant, suffisent largement pour un verdict. Si d'autres faits s'ajoutent, tes attendus seront plus difficiles et c'est tout.

TERKA. — Tu entends le technicien ? Il te dit la même chose. La justice en elle-même ne nous regarde pas. Nous voulons le droit de notre classe.

NYERGES. — Et le vieux porcher ? Son droit n'est-il pas le droit de notre classe ?

TERKA. — S'il devient un fardeau nuisible, son droit n'est plus mon droit.

NYERGES. — Si j'ai pris le chemin politique que je suis et que je compte continuer de suivre, c'est parce que je crois que le droit de notre classe est identique au droit objectif. Pour la première fois dans l'histoire de l'humanité.

SPANYIK. — Mes enfants, je ne comprends pas grand chose à votre philosophie. S
 j'y comprenais quelque chose, q'en serait fini de mon bon sommeil. Mais il
 y a une chose que je sais. Si nous accordons aux faits une pleine reconnais
 se, la justice en question se mettra à proliférer dans les directions les
 plus aventureuses, et elle pourra vous jouer, croyez-moi, de si vilains
 tours qu'on ne peut même pas encore s'en faire une idée. Et alors il fau
 dra que celui-ci, puis celui-là, et encore cet autre restent sur le carreau.
 Des gens à qui nous, tout particulièrement, ne le souhaitons pas le moins
 du monde. Je ne veux prendre de liberté excessive vis-à-vis de personne,
 mais il peut alors se produire, qu'on me pardonne, un vrai crépuscule des
 dieux, et qui ne sera pas beau à voir. Pensez-y, mes agneaux, c'est vous,
 justement vous, qui devez y prendre garde...

Entre Tatar.

TATAR. — Bonjour.

TERKA. — Enfin !

SPANYIK. — Mes respects.

NYERGES. — Bonjour, camarade Tatar.

TATAR. — Pourquoi m'as-tu fait appeler, Terka ?

TERKA. — Féri s'occupe justement de l'affaire du vieux porcher.

TATAR. — Je sais.

TERKA. — Il faut qu'il se décide: ou bien il recherche de nouveaux éléments,
 ou bien il se contente de ce qu'il a.

TATAR. — Et c'est là-dessus que disputent les savants.

TERKA. — Oui.

TATAR. — Les preuves ne suffisent-elles pas pour prononcer un verdict ?

TERKA. — Si.

SPANYIK. — Complètement.

NYERGES. — Il y a seulement lieu de craindre qu'un pareil jugement ne soit in-
 juste.

TATAR. — Cela fait mille ans... mille ans que ce peuple attend la justice. Et
 de qui la recevra-t-il, sinon de nous ? Il ne faudrait pas regarder à sa
 peine.

TERKA. — C'est votre avis ?

TATAR à NyerGES. — Alors que penses-tu faire ?

NYERGES. — Entendre de nouveaux témoins, des experts...

TERKA. — Qui déposeront tous contre moi.

TATAR. — Contre toi ?

TERKA. — Contre nous.

TATAR. — Que veux-tu dire ?

L'avocat ouvre la porte, jette un bref regard dans la salle.

L'AVOCAT. — O pardon... et disparaît en hâte.

TERKA sourdemment, après une pause. — Laissez-nous seuls.

NYERGES. — Eh bien allons....

SPANYIK. — J'ai bien l'honneur.... Alors: la paix, Féri.

Spányik s'en va vers le seuil, NyerGES dans la chambre de délibération.

Tatár reste seul avec Terka.

TERKA. — Savez-vous ce que cela signifie ? Ma chute.

TATAR. — Absurdité ! Tu n'as tout de même rien fait qui ...

TERKA. — rien qu'un autre n'aurait fait à ma place... et qu'on ne fasse tous les jours. C'est vrai.

TATAR. — Ce ne sont pas les quelques fautes que tu as peut-être commises qu'on doit regarder, mais les réalisations, l'ensemble.

TERKA. — C'est bien là-dessus que se fonde aussi Varro. C'est un mode de défense dangereux. Et pas seulement dangereux pour moi.

TATAR. — Parle plus clairement. Que veux-tu ?

Terka fait le tour de la pièce et ferme les trois portes.

TERKA. — Oui, parlons clairement. S'il apparaît que le vieux est innocent, sur qui retombe la faute ? Sur X, sur Y, sur Z ? Non, sur moi.

TATAR. — Sur toi ?

TERKA. — Dites au juge qu'il en finisse avec ce satané procès, qu'il prononce son verdict sans chercher de nouveaux faits.

TATAR. — Tu ne peux tout de même exiger qu'un homme soit condamné avant que sa faute ne soit prouvée.

TERKA. — Est-ce que ce serait la première fois ?

TATAR. — Terka ! Tatár s'assoit, plongé dans ses pensées, à la place de Varro.

TERKA doucement, de près, avec intensité. — Tu m'as connue quand j'étais aux pieds et la cervelle insulte. Ce que j'étais ? La dernière des dernières: ouvrière à la journée. Regarde-moi maintenant ce corps. Touche un peu cette peau... Ces mains blanches, soignées... rien que les extrémités... Jette un regard dans ces yeux... Et ce n'est qu'un débat ! Qu'est-ce que tout cela

peut encore devenir, si je ne tombe pas cette fois ?

TATAR. — Non, non, non, en voilà des pensées, ma chère ?

TERKA. — Ma chère, ah oui ? Men adorée, oui ?... La rosée matinale sur le feuillage automnal de ton âme. C'est beau. Mais tu vois comme mon avenir va être saccagé à cause de je ne sais quelle "justice" insensée. Mille ans, dites-vous. Oui, pendant mille ans un mendiant comme tu étais ne pouvait s'offrir une femme comme je suis. Veux-tu donc me perdre ?

TATAR. — Pour rien au monde, entends-tu ? Je ne te donnerais pour rien au monde.

TERKA. — Alors veux-tu m'écouter ?

TATAR. — Je crois à ton innocence.

TERKA sèchement. — De l'innocence ? J'en ai eu autrefois. Mais elle avait un défaut, sais-tu, cette innocence. Elle puait la misère, la chaumière et le poulailler. Elle me dégoûte, cette innocence. Tout... tout peut aller au diable avant que je retombe dans cette innocence.

TATAR. — Tu es protégée contre cela. Par moi.

TERKA. — Vous-même, en êtes-vous protégé ? Oskó Terka: qu'est-ce que c'est ? Cette personne n'existe pas. Il n'y a que Sander Tatár, c'est lui qui l'a tirée de rien. Qui pleurera sur Oskó Terka si elle tombe ? Qui se soucierait d'elle, si chacun des coups dirigés contre elle n'atteignait Sander Tatár... le grand... le légendaire héros des combats passés ?

TATAR. — Je t'en prie...

TERKA. — Non ! Le glorieux passé ne peut pas être déchiré dans la boue. Et le grand avenir encore moins...

On frappe à la porte de la chambre de délibération.

Pause. On frappe de nouveau.

TATAR. — Ouvre.

TERKA va vers la porte. — Nous sommes bien d'accord ?

TATAR. — Ouvre.

Terka ouvre. Entre Nyerges.

NYERGES. — Où es-tu assis, camarade Tatár ? Ce n'est pas pour des gens comme toi qu'on a fabriqué ce banc.

TATAR remarque seulement alors qu'il est assis au banc des accusés. Il se lève et rit avec embarras. — Dans le temps cette place m'était familière. Plus d'une fois l'ennemi m'a obligé de m'y asseoir. La jeunesse d'aujourd'hui

est autre... son sort est autre.... il faut qu'il soit autre.

TERKA. — Juste.

TATAR. — J'ai discuté avec Terka ce cas... je veux dire, ton problème. Elle te communiquera mon conseil... mon conseil. Il sort par la porte du couloir, qu'entre temps Búske a ouvert.

TERKA à Nyerger. — Comprends-tu maintenant.... la ligne ?

NYERGES après un temps, sourdement. — La ligne... oui, je l'ai comprise... Oui..

Il regagne sa place à pas lents, tête basse. Quelques auditeurs ainsi que l'avocat reviennent.

Spányik fait entrer Pósa, l'esprit presque égaré, et l'oblige à s'asseoir à la place de la partie civile. Terka s'assoit parmi le public. Les assesseurs entrent.

Varró est introduit par le garde.

Sur un signe de Nyerger tous s'assoient, seuls Nyerger et Varró restent debout.

Vous pouvez vous asseoir, accusé.

VARRO. — Mais je voudrais dire quelque chose.

NYERGES. — Je vous donnerai la parole à la fin.

VARRO. — A la fin... ce sera trop tard.

Nyerger et les assesseurs ont terminé un entretien chuchoté. Nyerger saisit la sonnette, dont il ne s'est pas servi jusqu'alors. Il sonne avec violence

NYERGES. — Je déclare que les débats se poursuivent.

VARRO. — Un mot...

NYERGES. — Taisez-vous.

VARRO. — Je veux seulement demander...

NYERGES amer. — Oui, chacun voudrait demander. Bref coup de sonnette. D'une voix plus forte. J'énonce ^{annonce} la décision du tribunal.

VARRO. — Monsieur le juge.... je parle, je parle tout le temps, j'explique ma vérité, c'est la vérité quand elle sort de ma bouche... mais le temps qu'elle arrive à vos oreilles, c'est devenu tout différent...

Le garde l'oblige à s'asseoir.

NYERGES sonne un coup très bref et parle à voix très marquée. — La demande de la défense relative à l'audition de nouveaux témoins...

VARRO. — Oui...

NYERGES. — ... et à la production de nouvelles preuves....

VARRO. — Oui...

NYERGES. — ... est rejetée.

VARRO sante. — Vénérable tribunal...!

Mouvement dans le public.

NYERGES continue sur le même ton. — Les preuves recueillies jusqu'ici sont considérées comme suffisantes et leur recherche est close.

VARRO. — Est-il vraiment possible, monsieur le juge, est-il vraiment possible qu'on me fasse cette injustice, à moi un vieil homme solitaire, seulement parce que les bêtes qui avaient été confiées à ma conscience d'homme, je les ai tirées par-delà la misère et la maladie, comme j'ai pu, ni plus ni moins...?

NYERGES. — Silence !

VARRO. — Monsieur le Juge... y aura-t-il ici aujourd'hui...

NYERGES. — Eh bien, quoi ?

VARRO. — Y aura-t-il la justice ?

NYERGES. — Il y aura un jugement.

VARRO. — Et est-ce que ce sera... est-ce que ce sera, s'il vous plaît, la justice ? La justice... Monsieur le Juge... Dani... La justice... Terka...
La justice !

Rideau.